France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. Acmé.

EXCLUSIVITÉ

LE GÉNÉRAL RIDGWAY DÉCORE LES FRANÇAIS

Le général Ridgway a remis aux lieutenants Lainel et Lebeurrier la « Silver Star » que leur a valu leur conduite. Derrière le général, notre correspondant de guerre Paul Mousset (à dr.), décoré et cité à l'ordre de l'armée, et Philippe Daudy envoyé spéciai de l'A. F. P.

(Voir pages 112 à 115.)

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE»

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

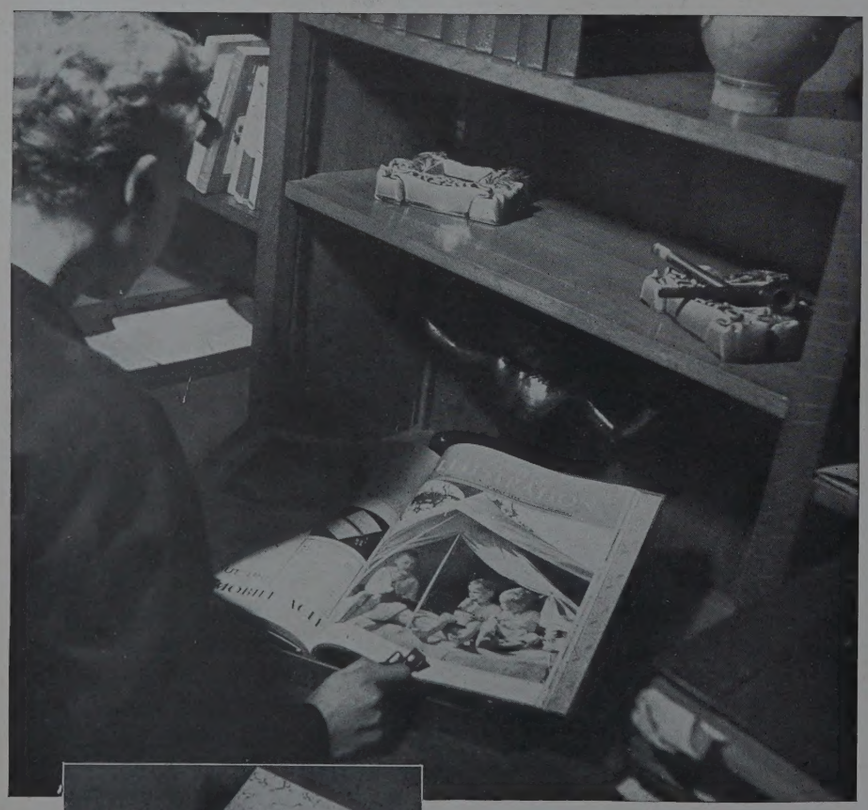
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

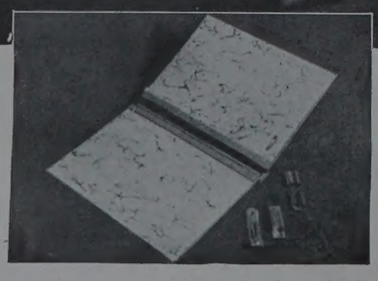
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **340** fr.
Clefs de montage . . . . . **50** fr.
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une

RELIURE MOBILE SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET ACLE

Allez-y PLUS SOUVENT

en profitant CETTE ANNÉE

* du **BILLET DE WEEK-END** *30% de réduction*
vendu par toutes les gares pour les principales stations de sports d'hiver.

* ou de la **CARTE *1/2 tarif* DE 3 MOIS** qui vous permet de voyager à moitié prix, autant de fois que vous voulez.

EXEMPLES

• **La carte de 3e classe** PARIS-CHAMONIX BOURG-SAINT-MAURICE-MODANE..... **coûte** **5.300F**
Avec cette seule carte vous pouvez atteindre
toutes les stations de Savoie et de Haute-Savoie.

• **Les cartes de 4 zones de 3e classe...** *qui coûtent* **6.000F**
permettent d'atteindre
- DE PARIS : **toutes les stations des Pyrénées.**
- DE PARIS, DE LYON OU DE STRASBOURG : **toutes les stations des Vosges, du Jura, des Alpes jusqu'à Nice..... et toute la côte d'Azur.**
- DE MARSEILLE, DE TOULOUSE OU DE BORDEAUX : **toutes les stations des Alpes et des Pyrénées.**
- DE LILLE, DU HAVRE OU DE TOURS : **toutes les stations du Jura et des Alpes jusqu'à Nice.**

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF

46-50

François Huchard

EST UNE MARQUE

PEIGNES DE TOILETTE MATIÈRE DE LUXE "JASPÉCAILLE"

exigez sur chaque pièce le poinçon de garantie

un demi-siècle de qualité française

Depuis 1895
François Huchard
fabrique du peigne

EN VENTE : BONNES MAISONS DE COIFFURES - PARFUMERIE DE LUXE - GRANDS MAGASINS

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

CASAL

LA PLUS CHARMANTE
COLLECTION EST PRÉSENTÉE
SOUS CE PETIT EMBLÊME

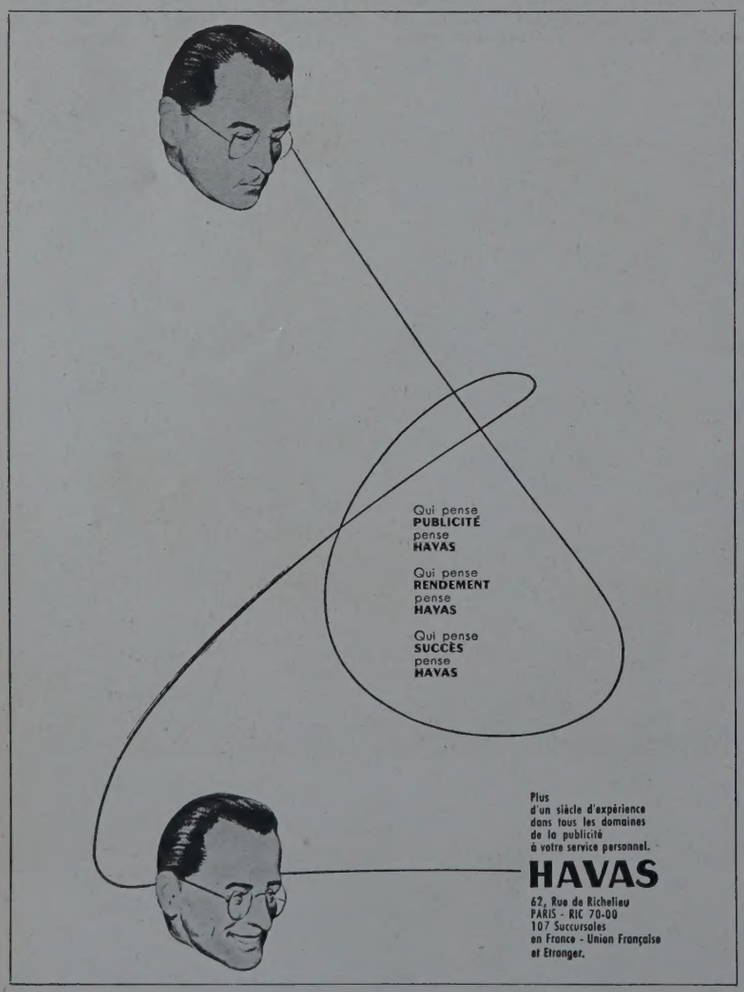
Sur les plus gracieux modèles pour bébés et enfants, qui ont été présentés au cours de ces deux dernières années, les mamans ont pû remarquer la petite griffe de "POPPY" ornée d'une fleurette rouge. Le *Coquelicot des Flandres*, que rendirent célèbre nos amis anglais, est l'emblême de cette jeune maison française. Les bons faiseurs, les bonnes maisons spécialisées dans les layettes et vêtements pour enfants, reconnaissent toutes que c'est toujours "POPPY" qui chaque saison, présente la *plus jolie collection*. Pour *Sa* collection, "POPPY" dépense toujours un trésor de goût et d'ingéniosité.

POPPY

LAYETTE ET VÊTEMENTS D'ENFANTS

Créations Couture

59, RUE DE TURENNE - PARIS 3e - TÉL. TUR 90-46



Plus d'un siècle d'expérience dans tous les domaines de la publicité à votre service personnel.

HAVAS

62, Rue de Richelieu
PARIS - RIC 70-00
107 Succursales
en France - Union Française
et Etranger.

Simplifions notre vie !
Et d'abord,

simplifions la vaisselle

Mettons une cuillerée à soupe de "Minbel" dans l'eau tiède. Dans cette eau ainsi "minbelisée", faisons *tremper* notre vaisselle : elle est tout de suite *dégraissée*. *Lavons* comme d'habitude, *rinçons*, mettons à *égoutter*... C'est tout ! Pas besoin d'essuyer. Et la vaisselle brille ! brille ! brille !

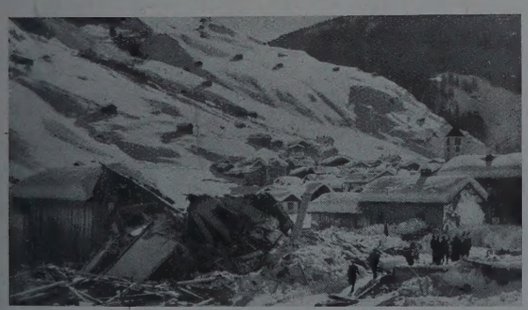
et gardons nos mains belles !

Société MINBEL à Aubervilliers (Seine)

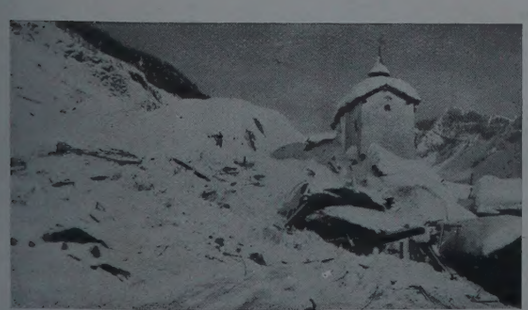
7me ANNÉE — NUMÉRO 277 3 FÉVRIER 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

UN ENFANT BLESSÉ EST TRANSPORTÉ A L'HOPITAL.



MAISONS EFFONDRÉES DANS LES GRISONS, A VALZ.



SEULE LA CHAPELLE D'EISTEN N'EST PAS ENSEVELIE.

AU PETIT VILLAGE SUISSE D'EISTEN, OU SIX HABITANTS ONT ÉTÉ TUÉS, LE SOL EST JONCHÉ DE DÉBRIS.

AVALANCHES

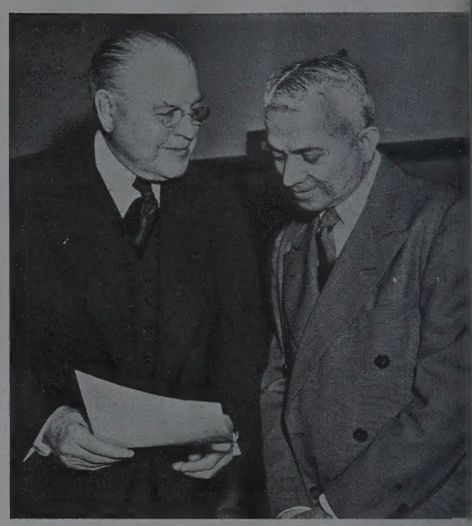
Des avalanches dues à des chutes de neige exceptionnellement abondantes accompagnées d'un vent très violent ont fait de nombreuses victimes et de graves dégâts en plusieurs pays. L'Autriche a été particulièrement touchée, puisqu'on y compte quatre-vingt-quinze morts. Des maisons ont été détruites, des trains ont déraillé, des centrales électriques ont été paralysées. Les troupes d'occupation françaises et américaines ont coopéré aux travaux de sauvetage. En Suisse les avalanches ont tué soixante-quinze personnes et emporté de nombreuses maisons. La circulation a été interrompue sur la ligne du Saint-Gothard. De grandes routes et des voies ferrées ont été coupées en plusieurs endroits en Italie, où l'on déplore la mort de quinze personnes.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

LIMOGES. M. Henri Queuille, ministre de l'Intérieur, a décoré de la Légion d'honneur M. Léon Betoulle, qui, maire de cette ville depuis près de quarante ans, s'est consacré à la modernisation de la capitale limousine.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE GENERAL JUIN a accepté les postes d'inspecteur général des forces armées et de président du Comité des chefs d'état-major, ce qui ferait de lui, en cas de guerre, le commandant en chef. Néanmoins il demeure résident général au Maroc et pourrait recevoir au printemps un commandement occidental.



LAKE SUCCESS. Sir Benegal Rau, chef de délégation indienne (à droite avec M. Warren Austin), demandé l'examen par une commission spéciale d conditions de Pékin pour un « cessez le feu » en Coré

GLASGOW. Le cargo britannique *Tapti* s'est échoué sur les récifs des îles Hébrides. Ses signaux de détresse ont heureusement été aperçus par les habitants, qui ont sauvé les 62 membres de l'équipage.

BRUXELLES. Au cours d'un bal donné par l'Association de la noblesse belge, on apprécia l'élégance de S. A. R. la princesse Joséphine-Charlotte, que l'on voit dansant avec le jeune prince de Mérode.

LE CAIRE. Plus de 2.000 étudiants ont manifes devant le ministère des Affaires étrangères cont le traité anglo-égyptien de 1936 dont le minist Salah El-Din bey a promis d'obtenir l'abrogatio

PARIS. Venant du Maroc, où il s'était rendu pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An, M. Churchill a fait à Paris un bref séjour pendant lequel il a eu des entretiens avec MM. René Pleven et Robert Schuman.

RIO DE JANEIRO. Les amateurs de sites renommés regretteront sans doute qu'un émetteur de télévision — le premier de la capitale brésilienne — vienne désormais orner le sommet du fameux « Pain de Sucre ».

LONDRES. L'émir Nayef Ibn Abdallah, second fi du roi Abdallah de Jordanie, désire que ses enfant fassent leurs études en Angleterre. Le voici ave l'un d'eux, l'émir Ali, à son arrivée à Northol

LA SEMAINE

FORT-LAMY. Lors de son passage dans la capitale du Tchad, l'équipe militaire française partie d'Alger pour prendre part au rallye Méditerranée-Le Cap a reçu de la population un accueil très cordial.

PARIS. Le premier ministre de Nouvelle-Zélande, M. George Holland, s'est entretenu avec M. Robert Schuman des relations entre la France et son pays. Il était accompagné de M^me^ Mackenzie, chargé d'affaires.

BERLIN. A son arrivée à l'aérodrome de Tempelhof, le nouveau commandant américain à Berlin, le général Mathewson, passe en revue la garde d'honneur. Derrière lui son prédécesseur, le général Taylor.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'est en rentrant à Paris, après plusieurs semaines d'absence, que j'ai connu la mort de Lucien Cuénot. J'en ai ressenti une vive douleur qui n'est pas près de se calmer : Cuénot était, avec Charles Nicolle, parmi les hommes qui m'ont aidé non certes à résoudre les problèmes de la vie, de la biologie, mais qui ont jeté des lueurs dans la confusion des phénomènes, qui m'ont permis de tracer mon sinueux chemin. Tout homme doit chercher un chemin, à peine d'abdication.

Cuénot, dont j'ai parlé dans maints écrits, et récemment à cette place même, est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a été le maître incontesté d'une de nos grandes écoles provinciales, celle de Nancy. Mais sa gloire était universelle et l'Académie des Sciences l'avait distingué dès 1931. Il a travaillé et enseigné dans la métropole lorraine pendant plus d'un demi-siècle. Sa science n'était pas ésotérique. Comme beaucoup de savants de ces temps babéliques, il ne répugnait pas à s'exprimer en clair. Dans cet ordre de travaux, outre de beaux articles pleins de sagesse, il a publié un livre admirable, que tout homme de bonne culture peut lire avec fruit, quelles que soient ses disciplines originelles, et qui porte un titre non équivoque : *Invention et finalité en biologie*.

Dans un article de la *Revue du Caire*, article que j'ai lu, par aventure, en Égypte, le mois dernier, M. Julien Benda plaide avec rigueur pour ce qu'il appelle le *Rationalisme étroit*, et que j'aurais plutôt dit « strict », car le mot étroit a pris, petit à petit, une sonorité péjorative. « La raison, dit M. Benda, est raide ou elle n'est pas. » Qui songerait à dire le contraire ? Des savants de laboratoire comme Nicolle ou Cuénot ne s'en seraient pas avisés. Mais M. Benda a sans doute édifié et confirmé sa doctrine dans une retraite philosophique. Il n'a pas eu la chance inquiétante d'étudier les êtres vivants et les phénomènes de la vie. Maurice Blondel, dans un de ses ouvrages, parle de ce qu'il appelle « l'épine de l'irrationnel ». Je me garderai bien de porter ce dernier terme au compte de Lucien Cuénot. C'est en présence de « l'inexplicable » qu'un biologiste attentif se trouve ramené chaque jour. Doit-il renoncer à expliquer jamais ce qu'il ne peut expliquer ce jour même ? Que non ! Il avoue que les instruments dont il dispose ne lui permettent pas, pour l'instant, de ramener certains phénomènes dans la lumière en même temps froide et corrosive du rationnel strict. Il se réserve. Ainsi firent les deux maîtres dont j'ai prononcé les noms dès le commencement de ma page.

Je dois avouer d'ailleurs que Cuénot est allé plus loin. Il a dit, à la fin d'un texte bref et magnifique : « Il faut rebâtir la cathédrale ruineuse, restaurer la croyance à un surnaturel qui puisse être accepté aussi bien par l'homme de la rue que par les intelligences les plus élevées, qui donne un sens à l'Univers, à la Vie, à l'Évolution terminée par l'Homme conscient, incarnation de l'Esprit. » J'imagine que le mot de surnaturel, dans cette phrase, vise les phénomènes que la raison ne peut présentement expliquer et qui représentent notre réserve d'inconnu. Je serais tenté d'ajouter : notre précieuse provision d'inconnu. Car, somme toute, que ferait l'homme, le jour qu'il aurait le sentiment d'avoir réduit tout l'inconnu ?

Une pareille loyauté devait être un objet de tentation pour certains hommes de bonne foi, tourmentés, noblement d'ailleurs, par ce que mon ami Patrice Périot appelle « l'enthousiasme annexionniste ». On a peut-être entrepris de faire dire à Lucien Cuénot plus de choses qu'il n'en pensait. Je ne peux me prononcer dans cette conjoncture. Ma dernière entrevue avec Cuénot date pour le moins de deux ans. Elle a eu lieu à Nancy. Le savant était admirable de vigueur, de vivacité, de clairvoyance, résolu, selon toutes les apparences, à ne faire que ce qu'il voulait faire. Ce qu'il a fait me semble, en définitive, de haute signification.

Dès mon récent retour, j'ai lu et relu les messages de mes amis nancéens. J'ai obtenu divers renseignements et, notamment, d'André George, qui observe le mouvement des idées avec une si belle vigilance. Le faire-part, que j'ai sous les yeux, nous dit que Cuénot nous a quittés muni des sacrements de l'Église, et je trouve cela fort clair, en un temps où beaucoup d'agnostiques se considèrent comme faisant partie de ce qu'il nous faut bien appeler la civilisation chrétienne, par opposition à d'autres formes de civilisation. On me dit aussi que, sur la fin de sa vie, Cuénot, indisposé par certains passages de l'encyclique *Humani generis* concernant les théories de l'évolution, se serait ressaisi, contracté. Ce sont là des épisodes compréhensibles et je n'irai pas comparer, à ce propos, Lucien Cuénot au Jean Barois de mon ami Roger Martin du Gard. Je veux seulement, au seuil de cet inconnu dont il avait un sentiment si intelligent et si grave, le saluer avec affection, avec respect, avec reconnaissance.

Voici le texte de la citation qui accompagne la Croix de guerre

avec étoile d'argent décernée par le général Ridgway, commandant la VIII[e] armée américaine, à Paul Mousset, notre correspondant de guerre auprès du bataillon français de l'O. N. U. en Corée.

PAUL MOUSSET, CORRESPONDANT DE « FRANCE-ILLUSTRATION », SPÉCIALISTE DES QUESTIONS D'EXTRÊME-ORIENT ET ASSURANT LA LIAISON AVEC LES TROUPES AMÉRICAINES, REJOIGNIT LES FORCES FRANÇAISES DE L'O. N. U. AU COMBAT DE WONJU DANS LA NUIT DU 6 AU 7 JANVIER, AU TRAVERS DE LA VILLE, AU MOMENT OU LE HAUT COMMANDEMENT SIGNALAIT UNE IMPORTANTE COLONNE ENNEMIE ET OU UN OFFICIER VENAIT D'ÊTRE TUÉ ET UN AUTRE BLESSÉ DANS LES ALENTOURS IMMÉDIATS DU P. C. A PASSÉ LES 18, 19 ET 20 JANVIER AVEC UNE COMPAGNIE ISOLÉE EN RECONNAISSANCE A 20 KILOMÈTRES AU DELA DES AVANT-POSTES

LA GUERRE EN CORÉE

A Wonju, dans la neige et à la lueur des incendies, les volontaires français de l'O. N. U. se battent

« COMME ON DOIT SE BATTRE »

PAR NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE
PAUL MOUSSET

DEVANT WONJU, OU LE BATAILLON FRANÇAIS A LIVRÉ DE GLORIEUX COMBATS, LE SERGENT ANDRÉ MONNIER, DE DINAN, SE RESTAURE SOUS L'ABRI PRÉCAIRE QUE SA TENTE LUI OFFRE CONTRE LE VENT.

Sur l'ensemble du front de Corée une accalmie est survenue après les combats dont Wonju et ses abords ont été le théâtre. Des bruits avaient même couru selon lesquels les troupes chinoises auraient évacué la Corée. Non seulement ils n'ont pas été confirmés, mais il ne semble même pas qu'on puisse parler, comme l'ont fait certaines dépêches, d'un repli d'envergure des communistes vers le nord. En réalité il ne faut voir dans la rupture de contact entre les forces de l'O. N. U. et leurs adversaires — rupture qui a déclenché une vive activité de patrouilles — que le point de départ d'opérations de regroupement et de préparation offensive.

Pendant le même temps une grande activité s'est manifestée à la commission politique de l'O. N. U., où la délégation indienne sert d'intermédiaire à la Chine communiste. Celle-ci a fait connaître qu'elle ne repoussait pas l'idée d'une trêve militaire en Corée pendant que se dérouleraient des négociations. Un projet de conférence à sept, destinée à clarifier la situation et à rechercher s'il existe une possibilité sérieuse d'accord, a été aussitôt mis à l'étude.

L'AFFAIRE de Wonju » figurera plus tard en bonne place dans la relation de la guerre de Corée. Ce fut là, à l'est de Séoul, au centre de la péninsule, que le bataillon français se vit vraiment engagé pour la première fois.

Il monta en ligne dans des conditions rendues plus que difficiles par l'afflux vraiment anormal des réfugiés. Après les spectacles dont nous avions été témoin près de Kaesong ou de la rivière Han, nous croyions n'avoir plus rien à apprendre sur les exodes coréens. Nous nous trompions. Pendant des jours et des jours, par des chemins glacés longeant des rizières, non loin de montagnes couvertes de neige, jeeps et camions de la 2[e] division américaine avancèrent péniblement au milieu d'un mascaret humain. Toute la population d'une province prenait la route. Elle n'emportait que peu de vivres et se dirigeait vers le nord, le sud, l'ouest ou l'est, en pleine incohérence... à moins qu'inconsciemment elle n'obéît aux directives de quelques meneurs. Jamais, sauf à certains moments troubles de notre propre histoire, une armée moderne ne s'était mue malgré autant d'obstacles. Insistons-nous donc à plaisir sur ces divagations de réfugiés ? Non. Elles dominent de trop haut cette guerre menée dans un pays qui ne se prête guère, d'ailleurs, qu'aux luttes féodales, pour que, de crainte de se répéter, nous les passions sous silence.

C'est dans un décor de neige et de glace que le bataillon français se porta devant Wonju. L'absence de vent rendait le froid tolérable. Tout autour de soi, des montagnes. Une première position fut reconnue, puis abandonnée. Il en advint de même d'une seconde. Enfin le colonel du régiment américain, dont notre bataillon fait partie intégrante, envoya l'ordre aux Français de s'établir sur une ligne immédiatement aux abords de Wonju. Mission : retarder au maximum la poussée adverse.

On n'attendra point de l'auteur de ces lignes, le seul journaliste présent dans ce coin du front ce jour-là, un récit d'une rigueur toute militaire. Du moins peut-il affirmer que, dès l'instant où les Français se trouvèrent munis d'ordres positifs, la situation changea. Les routes furent déblayées, les voitures rangées en file. Vers 15 heures, tout le bataillon se découvrit dans une campagne soudain déserte, attendant d'occuper les emplacements que des reconnaissances prouveraient les meilleurs. Un grand silence régnait, le silence classique observé avant toute bataille.

En gros, le bataillon devait défendre, devant lui et à sa gauche, une région de collines. A sa droite, jusqu'aux montagnes situées à 2 ou 3 kilomètres de là, s'étendait une plaine coupée de routes et d'une voie ferrée. Derrière lui, le village de Wonju.

Bientôt les compagnies se trouvèrent à pied d'œuvre. Le P. C. du bataillon s'installa dans une demeure coréenne au toit de chaume. De son côté, le général Monclar et son état-major occupèrent une maison assez délabrée, mais dissimulée dans le creux d'un vallon.

La nuit tomba. Les renseignements, assez vagues, communiqués aux Français, affirmaient pourtant la présence de troupes nord-coréennes et chinoises nombreuses, principalement sur l'autre versant des montagnes situées à l'est du front. Son dispositif en place et ses dernières consignes diffusées, le général Monclar attendit une attaque qui, déclarait-il, ne manquerait pas de se déclencher avant l'aube, et ordonna qu'à partir de 3 h. 30 chacun fût en état d'alerte.

Dès le début de l'après-midi une usine coréenne évacuée avait brusquement pris feu. L'incendie était d'une ampleur trop grande pour qu'on pût l'éteindre. Pendant un certain temps on craignit même que les maisons environnantes (dont certaines contenaient des munitions abandonnées par un régiment sud-coréen) ne fussent atteintes, ce qui aurait pu mettre les différents P. C. en danger. Des circonstances heureuses limitèrent le désastre tandis que les flammes illuminaient de façon sauvage une nature rien moins qu'hostile. Les officiers et les hommes du bataillon, qui quelque temps auparavant se plaignaient de ne faire que du cantonnement, se voyaient plongés d'un seul coup dans l'atmosphère qu'ils souhaitaient. De fait, peu après l'alerte ordonnée par le général, une fusée, partie d'en face, éclaira la plaine. Presque aussitôt des coups de feu éclataient, cependant que le lointain retentissait de cris, de hurlements, de « Banzaï ! Banzaï ! » poussés par des Nord-Coréens. « L'attaque type... » dit un officier.

Une patrouille française s'élance a l'attaque sur ce terrain hostile que l'ennemi sait a merveille utiliser. Ce mitrailleur, qui surveille le secteur confié a sa garde, est un Roubaisien nommé André Wagon.

DANS CETTE GUERRE OU LA NEIGE GÊNE LES COMMUNICATIONS, DES UNITÉS SONT SOUVENT ISOLÉES. IL FAUT LES RAVITAILLER PAR PARACHUTE. LES VIVRES REÇUS PAR CE DÉTACHEMENT FRANÇAIS SONT RÉPARTIS PAR SECTION.

A L'AMICALE DES VOLONTAIRES FRANÇAIS DE L'O. N. U.

DANS UNE LETTRE QUE NOUS ADRESSE SON ADMINISTRATEUR, M. DELARUE, L'AMICALE DES FORCES FRANÇAISES VOLONTAIRES DE L'O.N.U. NOUS EXPRIME SA JOIE DE LA DISTINCTION DONT NOTRE COLLABORATEUR PAUL MOUSSET A FAIT L'OBJET.

« Nous vous félicitons pour votre courageux correspondant et vous remercions pour l'aide morale que vous apportez aux familles des combattants en diffusant vos informations sur notre activité en Corée. »

MALGRÉ LE FROID, LES SOLDATS DU BATAILLON FRANÇAIS N'ONT PAS PERDU LEUR BONNE HUMEUR ET S'AMUSENT FORT D'AVOIR CAPTURÉ CE JEUNE ANIMAL.

Il semble bien maintenant que les premières balles soient parties du village lui-même, c'est-à-dire dans le dos des Français et des Américains qui les épaulaient à droite. Comme il arrive souvent de pseudo-réfugiés auraient donc, à l'heure H, revêtu un uniforme et déclenché l'assaut. Cette nuit du 7 janvier ne se prêtait point, en tout cas, aux conjectures. Dès l'abord la lutte se révéla d'une violence extrême et il parut que le bataillon français se trouvait presque encerclé. Un élément vint d'ailleurs ajouter au tumulte des premiers instants : un des très rares obus tirés par l'adversaire tomba sur un dépôt américain de munitions. L'incendie qui en résulta entraîna une série ininterrompue d'explosions qui se poursuivirent jusqu'au matin. Puis l'aérodrome de fortune construit en quelques jours par le génie de la 2e division et rapidement abandonné par son dernier avion brûla lui aussi. L'essence que l'on n'avait pu évacuer flamba. Les bidons sautèrent. Ainsi toute l'action semblait-elle concentrée près de ces incendies dont la lueur rosissait la neige.

Il n'en était rien. A petite distance à vol d'oiseau, mais hors de portée utile des armes automatiques, les assaillants, Nord-Coréens ou Chinois, dévalaient les montagnes. Çà et là l'obscurité se piquetait des torches que brandissaient les guides, en tête des colonnes. Les environs d'un pont se voyaient en même temps le théâtre d'une fusillade intense. Parties d'un peu partout, des balles traceuses sillonnaient la nuit. Des coups sourds de mortiers se faisaient entendre par saccades. A un certain moment la situation parut si critique qu'une section fut retirée en hâte du front afin de courir défendre le P. C. lui-même. Bien souvent des yeux se levèrent vers le ciel dans l'attente du jour. Malgré les nuages bas, celui-ci vint enfin. Les assaillants n'en relâchèrent pas pour autant leur effort. Ils avaient reçu l'ordre — le bruit en circulait du moins — de s'emparer à tout prix de Wonju, dès la veille. Mais, avec le jour, l'artillerie américaine donna de la voix. Des pluies d'obus s'abattirent sur un village qu'on prétendait tout grouillant de Chinois. Puis les sifflements d'avions à réaction emplirent l'espace. Leurs pilotes bombardèrent, mitraillèrent tout ce qu'ils aperçurent. La lutte cessa un peu avant midi. Nulle part le front français n'était enfoncé. Il apparut même — du moins nous le dit-on le lendemain à Taegu — que les Français avaient à un moment donné fourni au bataillon américain voisin un appui apprécié. Les pertes étaient légères. Le bataillon déplorait pourtant la mort d'un jeune officier d'active, dont un commandant de tirailleurs, le commandant de Beaufond, partit chercher le corps et la jeep en pleine nuit à la tête d'une patrouille. « Cela ne m'était pas arrivé, dit-il à son retour, depuis mes années de sous-lieutenant. »

— Comment qualifier la bataille ? demandâmes-nous plus tard à un colonel.

— Un simple combat d'infanterie, dit-il. Mais mené selon les règles.

— Le général ?...

— ... A été épatant. Assignant à chacun sa tâche et lui faisant toute confiance.

— Et les hommes ?

— Ils se battent comme on doit se battre.

On n'en reçut pas moins l'ordre de décrocher vers 15 heures. Des concentrations importantes étaient signalées à droite et à gauche. Le bataillon se rabattit donc à quelques kilomètres au sud. Par des moyens variés, nous couvrîmes personnellement les quelque 70 kilomètres de routes vertigineuses, escaladant et dégringolant les montagnes qui séparent Wonju de Chundju. Dès le lendemain, du reste, les Français contre-attaquaient. Un serre-tête rouge sous son casque, le lieutenant Lebeurier se distinguait dans une charge à la baïonnette. La tenue de tous au feu était telle que, dans les communiqués américains, l'unité « amie » qu'on y citait devint bientôt « le bataillon français ». La position française devint une position-clef. On sait le reste.

A Paris, « Ike » est accueilli par M. V. Auriol. A Lancaster House, conférence de presse.

A Lisbonne, le général Eisenhower est l'hôte du président Carmona, et, a Rome, c'est M. Luigi Einaudi, président de la République italienne, qui accueille le grand soldat.

A Francfort, le général rencontre, en présence de M. Mac Cloy, M. Adenauer. A La Haye, il est reçu par M. Drees, premier ministre, et M. Jacob, ministre de l'Intérieur.

EISENHOWER

EN 18 JOURS D'EUROPE A VU 10 CHEFS D'ÉTAT

Son voyage d'étude en Europe occidentale terminé, le général Eisenhower a regagné les Etats-Unis après deux courtes escales en Islande et au Canada. Avant de quitter Paris il avait réuni, pour une dernière conférence, les officiers des diverses nations délégués au quartier général suprême des forces atlantiques en Europe.

Au cours des entretiens avec les chefs d'Etat et les responsables de la défense nationale dans les pays associés, il a réuni les éléments d'information qui lui permettront d'établir sur l'état des préparatifs militaires en Europe le rapport dont il réserve la primeur au président Truman avant de présenter ses conclusions devant le Congrès américain. Dans ce rapport, le général Eisenhower exprimerait sa foi dans la volonté qu'ont les pays occidentaux de se défendre et d'organiser leur résistance à une éventuelle agression. Après quoi le Congrès aura à se prononcer sur les mesures d'aide militaire à l'Europe que préconisera vraisemblablement le commandant en chef des forces occidentales.

Au palais d'Amalienborg, le commandant des forces atlantiques converse avec le roi Frédéric IX. A Bruxelles, il quitte la résidence de M. Pholien, premier ministre, accompagné de M. Van Zeeland et du colonel Dorn.

Au cours de son séjour a Oslo, le général Eisenhower, après avoir été reçu par le roi Haakon, s'entretient avec le prince Olaf. A son arrivée a Londres, il est reçu par le ministre de la Défense, M. Shinwell.

TINTORETTO

Portrait de l'ambassadeur GIOVANNI BATTISTA GUADAGNI

Ce tableau, qui fit partie de la collection de la marquise Guadagni, à Florence, avant d'entrer dans la collection N. K..., récemment dispersée, frappe par son air de parenté avec les portraits du Greco. Il appartient à la dernière manière du maître vénitien, qui l'aurait peint trois ans avant sa mort. En effet, il a été rentoilé, et avant cette opération on pouvait lire sur la toile, avec le nom du Tintoret, la date de 1591. Sans doute faut-il trouver dans le fait qu'il fut peint à la période extrême de la carrière de l'artiste l'explication du style très évolué de ce tableau, traité dans une gamme de brun et de vert. Personne ne contestera que l'image de cet ambassadeur près de la cour d'Espagne, avec son visage maigre aux yeux d'une étrange fixité, est un chef-d'œuvre d'expression intense.

CINQ SEMAINES

A TRAVERS LA

FORÊT GUYANAISE

LA JONCTION OYAPOC-MARONI

PAR B. QURIS

Au mur du cabinet préfectoral la carte de la Guyane étale un rectangle clair, rassurant, apparemment précis et sans traîtrise ; la mer, la côte basse, l'intérieur où les fleuves s'enfoncent parallèlement et, tout au sud, cette incertaine chaîne des Tumuc-Humac où sinue, entre Brésil et Guyane, la ligne de partage des eaux inconnues. A l'est, l'Oyapoc, dont les flots rapides nous séparent du Brésil ; au couchant, le Maroni majestueux, qui nous limite vers le Surinam. Pays de fleuves, la Guyane ne pouvait avoir que des fleuves pour frontières ; ce sont aussi les seules voies de pénétration vers l'arrière-pays, ce sont eux qu'ont remontés les aventuriers de l'Eldorado ; ce sont eux encore que nous emprunterons au cours du vaste circuit que nous nous proposons.

Mais on s'aperçoit aussi que plus on descend vers le sud plus cette même carte de la Guyane devient discrète : de vastes étendues ne comportent aucune dénomination précise ou ne sont jalonnées que par des termes vagues tels que « piton » ou « barre rocheuse » ; le cours des hautes rivières se termine bien souvent en pointillés hypothétiques, et nous reconnaîtrons sur place combien les cartographes ont pu commettre d'erreurs (1).

« Vous connaissez, messieurs, expose M. R. Vignon, préfet de la Guyane, le but de notre mission : établir à l'intérieur de l'Inini, par le Camopi, le Tamouri, le sentier des Emerillons et la Ouaqui, la jonction Oyapoc-Maroni, suivant un itinéraire qu'aucune expédition n'a emprunté depuis qu'en 1768 Simon Mentelle et Brisson de Beaulieu réussirent cet exploit : entreprise difficile et hardie, surtout si l'on tient compte de l'époque, et qui vit l'échec de Leblond lorsqu'il voulut la renouveler dix ans plus tard.

» Notre voyage durera un peu plus d'un mois et ne se bornera pas à ce raid géographique, car nous visiterons les tribus indiennes, les villages Boschs et Bonis et la population de mineurs qui travaille sur les placers. Nous devrons emprunter tour à tour tous les moyens de locomotion : auto, avion,

(1) Cette carte, déjà ancienne, est en voie de réfection totale : une mission de l'Institut géographique national opère actuellement le relevé photographique aérien de tout le territoire guyanais.

UN BEAU TYPE DE CES INDIENS ÉMERILLONS AUX TATOUAGES SI PITTORESQUES, QUI PEUPLENT LE VILLAGE DE SAUT-MOMBIN.

LA « MAMAN DI L'EAU » PROTÈGE LES CANOTIERS DES PIÈGES TENDUS PAR LES SAUTS DE LA RIVIÈRE, QU'IL FAUT FRANCHIR « A LA CORDELLE ».

canot et aussi nos propres jambes, puisque nous ferons au moins 200 kilomètres à pied à travers la forêt. »

Notre interlocuteur parle avec calme et méthode ; il cite encore des chiffres, donne des indications, signale des difficultés. Mais déjà je l'entends à peine, l'esprit tendu vers cette immense forêt où le mystère accumulé par tant de légendes persiste à ne pas mourir.

PRÉLUDE...

Une prairie extraordinairement touffue, bosselée de taupinières ; des collines arrondies où la végétation croît avec une telle vigueur et en frondaisons si serrées qu'on dirait d'énormes choux-fleurs superbement pommés qu'un peintre facétieux aurait bariolés de toute la gamme des verts : ainsi se déroule sous nos ailes un paysage inchangé où le cours sinueux des rivières draine des coulées de mercure : le Mahury, l'Approuague, enfin l'Oyapoc, terme de notre étape aérienne. Et c'est tout de suite le camion annoncé, cahotant sur la piste de San-Antonio, en terre brésilienne, l'accueil charmant du « préfet municipal » en cette bourgade étrangère et le premier contact avec canots et canotiers qui resteront, durant des jours, nos fidèles compagnons : Biscuit, notre motoriste, Jojo, musicien à ses heures, Caïman, Ophion, Bruno, créoles aux jambes nerveuses, au torse musclé, au coup d'œil sûr, nés sur le fleuve et ne vivant que par lui, bravant à longueur d'année ses écueils et ses sauts.

Les sauts Grande-Roche et Café-Soca, les premiers de l'Oyapoc pour qui remonte le fleuve, barrent toute la largeur du cours d'eau d'une haute frange d'écume et se prolongent en amont, sur plusieurs kilomètres, par une série de rapides et d'écueils. Nous descendons à terre pour prendre un sentier qui nous permettra de contourner l'obstacle et nous passons notre première nuit au poste de Maripa.

LA FÉE DES EAUX

L'eau, en Guyane, est partout : suspendue dans ces nuages presque permanents, diffuse dans cette humidité latente qui mouille les feuilles et trempe le sol, groupée en ces faisceaux puissants que sont les fleuves et leurs affluents : les « criques ». Elle est si constamment présente, cette eau à la fois nourricière et ravageuse, docile et indomptable, qu'elle a puisé dans son ubiquité une sorte de légende et presque de divinité : le soir, au bivouac, vos canotiers vous raconteront les gracieuses ou terrifiantes histoires de la « Maman di l'Eau », qui étend sa souveraineté sur l'immense domaine aquatique et n'accorde sa protection qu'aux humains qui s'en montrent dignes.

Au long des heures, de la pointe de l'aube à la chute du jour, nos canots remontent le cours de l'Oyapoc. Fleuve frontière : à notre gauche, le Brésil ; à droite, la Guyane. Mais le paysage reste identique sur les deux rives : partout la forêt dense, touffue, ne consentant à s'arrêter qu'à l'extrême bord de l'eau, où les arbres les plus audacieux se trouvent souvent précipités. Notre mince sillage vient tantôt battre l'entrelacs torturé des racines amphibies, tantôt agiter les vertes hallebardes des moucoumoucous. Plus haut, la masse sylvestre moutonne, dominée par l'élégante frondaison des fromagers ; dans les branches, nous apercevons quelques singes, macaques ou couatas, suspendus comme des fruits minuscules. Parfois, reconnaissables à leur longue queue, des aras traversent le ciel, ou bien des couples de perroquets au vol précipité. De loin en loin, comme collé au fleuve, qui lui apporte la possibilité de vivre, un créole a construit son « carbet », défriché son abattis dont les bois brûlés font sur les rives une cicatrice noire. A plusieurs jours de tout centre habité, retranchés du monde à peu près toute l'année, ces solitaires savent rester sociables et, debout sur leur appontement dérisoire, « dégrad », font de grands gestes d'amitié.

Le temps semblerait mortellement long si la bataille des sauts ne commençait presque aussitôt ; descendant du plateau intérieur jusqu'aux basses plaines du littoral, les rivières tombent de palier en palier, étranglées ici dans un verrou rocheux, plus loin dispersées entre des chapelets d'îlots boisés. Chaque cours d'eau comporte ses séries de rapides plus ou moins redoutables ; l'Oyapoc est, en la matière, fort bien pourvu et nous offre la gamme la plus complète des sensations qui peuvent agiter un voyageur aux prises avec les terribles remous. S'il s'agit d'une chute franche, comme au « saut » Fourmi-Oyapoc, les passagers sont débarqués avec les bagages sur la rive ou sur quelque roche, puis repris en charge en amont, une fois le danger passé.

Mais pour nos canotiers l'affaire est infiniment plus chaude : chaque canot est passé « à la cordelle », c'est-à-dire tracté par une équipe tandis que l'autre pousse, soulève, allège. Il faut avoir vu ces athlètes noirs, demi-nus comme des dieux africains, plonger dans l'écume, s'arc-bouter aux bordages et, luttant avec la violence du courant, crisper leur torse musculeux dans un effort de tout leur être.

Ailleurs le passage direct est possible : notre canot, moteur lancé à fond, se rue contre le courant, qui le freine, l'arrête irrésistiblement. Un instant, les deux forces se balancent, se neutralisent et, dans le vacarme de nos 9 CV déchaînés, l'embarcation conserve une immobilité paradoxale. Mais l'équipage bondit à la rescousse : à nous les pagaies à large pelle et les longues perches, « takaris », en bois incassable ! C'est à nouveau la lutte épuisante avec, en outre, le poids de la cargaison. Minutes d'anxiété : l'eau bouillonne autour de nous

Ci-contre : quelques habitants de Saut-Mombin groupés devant une de ces huttes dont la construction négligée révèle l'épuisement de la race. Ci-dessus : une Indienne roucouyenne du village d'Aloïké, dont on voit, ci-dessous, la grande case, d'aspect plus achevé que celle de Saut-Mombin.

en volutes frangées d'écume ou passe en flots pressés, glauques et muets dans la puissance de leur course. Certes ils sont robustes ces canots saramakas creusés dans un seul tronc d'arbre élargi au feu, et les 3 ou 4 centimètres d'épaisseur de leurs flancs nous rassurent un peu : mais qu'une fausse manœuvre se produise, qu'un « takari » se coince entre deux roches, que la barque dévie en travers du courant, et c'est le naufrage instantané. Combien de canots se sont ainsi fracassés, combien d'autres ont « fait chapeau » avec leur contenu ! Mais la Maman di l'Eau nous reste favorable, et trois jours plus tard nous arrivons à Camopi.

LES INDIENS

Le poste est construit sur un éperon entre Oyapoc et Camopi, dont il contrôle également le trafic. Un coude de la rivière nous le révèle, doré des premiers rayons : groupés sur l'appontement, une quarantaine d'Indiens oyampis, hommes, femmes, enfants, descendus de leurs villages du fleuve, sont venus nous saluer. Le corps rougi au roucou, ceints du seul « kalimbé », qui leur entoure la taille et retombe sur leurs genoux, la tête couronnée de plumes fines, fiers des puérils colliers de perles rouges et bleues qui dessinent sur leur poitrine de mouvantes arabesques, les Oyampis forment une haie d'honneur dont le pittoresque ajoute à cet éclatant tableau : le vert des cocotiers tranchant sur l'ocre de la terre. Pourquoi faut-il que leur chef, le « capitaine » Eugène, ait cru devoir se banaliser par un accoutrement européen que complète comiquement une casquette de gardien de square ?

Sympathiques, ces Indiens oyampis : de mœurs douces, nonchalants, ils restent des heures dans leur hamac à goûter la douceur du farniente. Mais ils sont infatigables à la chasse et n'ont pas leurs pareils pour flécher adroitement le poisson qui passe à portée de leur arc. Ils parlent peu le créole et pas du tout le français, ce qui nous réduit à la conversation par gestes et limite l'échange des idées. Cela ne nuit d'ailleurs pas aux épanchements, encore que les Indiens en soient peu prodigues ! Je trouve des sourires confiants et des mains largement tendues. Ces sourires s'accentuent quand on déballe d'utiles cadeaux, tels que fers de hache, outils et munitions ; j'obtiens personnellement beaucoup de succès auprès des dames en arrosant d'eau de Cologne leur chevelure, qu'elles ont fort belle et apparemment assez soignée.

Pendant que nous nous mettons en liaison radiotéléphonique avec Cayenne, quelques Oyampis viennent consulter le docteur Giraud, médecin de la mission, et attendent sagement leur tour, assis sur un banc.

L'après-midi nous poussons jusqu'au village de Saut-Mombin, où vivent les cousins de race des Oyampis : les Emerillons, qui forment pourtant une tribu distincte. Les huttes indiennes, si caractéristiques, se groupent au sommet de la colline et n'abritent guère pour l'instant qu'une population de femmes et d'enfants, la plupart des hommes valides étant partis depuis des mois vers la lointaine rivière Tampock, sous la conduite de leur chef Mompérat, pour y rechercher de nouveaux lieux de chasse et de pêche. Car l'Indien est nomade dans l'âme : il ne s'astreint pas à cultiver, et dès que le gibier se fait rare, dès que la rivière ne fournit plus assez de poisson il émigre vers des cieux plus cléments en abandonnant son village sans esprit de retour.

Voici de nouveaux consultants pour le docteur : soumis à cette vie précaire, affaiblis par la consanguinité à laquelle les réduit leur trop petit nombre, minés par un parasitisme qu'ils subissent passivement, nos Indiens sont dans un état de misère physiologique contre laquelle s'emploient toutes nos ressources médicales et pharmaceutiques. Mais il faudra sans doute attendre une génération et les résultats d'une nouvelle politique de regroupement pour que de tels efforts se voient récompensés.

Cependant, dans la hutte principale, les Emerillons nous offrent le « cachiri » dans une même calebasse « coui », qui circule à la ronde comme le fameux calumet de la paix. Chacun trempe les lèvres dans un breuvage trouble, sirupeux et légèrement acide dont on gagne à ne connaître la fabrication qu'après usage : ce sont en effet les femmes peu occupées, c'est-à-dire les plus vieilles de la tribu, qui mâchent lentement du manioc avant de le cracher dans un bac où ce mélange peu ragoûtant fermente plusieurs jours avant d'être servi comme vin d'honneur aux hôtes de marque !

NOCTURNE

Nous dépassons la roche « Habillé-des-Dames », ainsi appelée parce que, au temps où le village de Camopi avait encore quelque importance, les élégantes voyageuses s'y arrêtaient pour changer d'atours.

« Maïpouri ! maïpouri ! » : l'œil de nos canotiers a discerné deux points noirs, à 300 mètres devant nous, filant sur l'eau claire d'une rive à l'autre. Ce sont deux magnifiques tapirs qui traversent le fleuve. Il s'agit de les prendre de vitesse avant qu'ils abordent : un coup de Winchester, et la première bête, la moins grosse, s'enfonce, touchée à la tête. L'un des canots s'occupe de la récupérer. Mais le second maïpouri a la vie plus dure : malgré trois coups de feu qui l'ont blessé, il atteint la berge abrupte, tente d'un effort désespéré de s'enfoncer dans les feuillages. Une quatrième balle le fait choir dans l'eau, à quelques mètres du canot, et il en faut une cinquième, tirée presque à bout portant sur cette tête effarée, pour venir enfin à bout de l'animal. On hisse difficilement à bord cette masse de 400 kilos : nous serons bien reçus à l'étape, ce soir !

Mais le chemin est encore long et, l'un après l'autre, nos moteurs bafouillent : panne sur panne, à croire qu'un sort contraire s'entête à retarder notre marche. Des ondées s'abattent qui n'améliorent pas le confort et ne relèvent guère le moral. Le crépuscule survient et la nuit tombe avec la rapidité coutumière sous cette latitude. Par paquets d'ouate plus ou moins denses, la brume monte du fleuve ; un vague éclair de lune laisse deviner les berges, où les arbres prennent des aspects fantastiques : ici un fromager atteint des dimensions inquiétantes ; là déroule des anneaux menaçants un énorme serpent noir qui n'est qu'une inoffensive liane...

Nous sommes restés en manches de chemise, et l'humidité froide commence à nous glacer. Enfin, après maints méandres de la rivière, quelques lumières apparaissent, des fanaux brandis à bout de bras pour nous indiquer le « dégrad » : c'est le village de Bienvenue, dont le nom ne nous a jamais paru si judicieusement choisi.

(A suivre.)

PARMI LES CHEFS-D'ŒUVRE DES ÉBÉNISTES GROUPÉS AU PAVILLON DE MARSAN FIGURENT LA CHAMBRE ET LA CÉLÈBRE CHAISE LONGUE DE Mme RÉCAMIER. LE LIT EST EN ACAJOU ORNÉ DE CYGNES. LA CHAISE LONGUE EST EN ACAJOU ET CITRONNIER. DERRIÈRE, STATUE DU SILENCE PAR CHINARD. CI-CONTRE, MOBILIER EN BOIS LAQUÉ NOIR DÉCORÉ D'OISEAUX ET DE FLEURS PROVENANT DU CHATEAU DE LOUIS-PHILIPPE A NEUILLY (1840).

AU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES GRANDS ÉBÉNISTES FRANÇAIS

PORTRAIT DE Mme RÉCAMIER

MADAME

PAR ÉDOU

DE L'ACAD

Le 11 mai 1849, à 10 heures du matin, mourait Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard, âgée de soixante et onze ans, veuve de Jacques-Rose Récamier. Celle que le monde entier avait admirée sous le nom de Juliette succombait à une atteinte de choléra, après une courte agonie, en pleine connaissance. Ses obsèques, fort simples, eurent lieu le dimanche suivant. On la conduisit sans faste au cimetière Montmartre, dans son tombeau de famille, où elle avait, par faveur spéciale, admis son fidèle ami le philosophe Pierre-Simon Ballanche. Ainsi disparaissait, dans un demi-abandon, une femme qui avait passionné l'opinion. En ses dernières années, il ne subsistait plus rien de ces triomphes qui l'avaient entourée. Vers la fin de sa vie, aveugle elle-même, Mme Récamier n'était plus guère qu'une garde-malade. Elle avait veillé sur les derniers jours du bon

PAR GÉRARD.

L'ENSEMBLE CI-CONTRE FUT EXÉCUTÉ PAR BÉNARD POUR L'HÔTEL DE Mlle MARS, LA CÉLÈBRE ACTRICE, VERS 1826. COMMODE EN ACAJOU MOIRÉ, ORNEMENTS EN BRONZE DORÉ, MÉDAILLON EN PORCELAINE PEINTE A FOND BLEU. CI-DESSOUS, LIT EN ÉRABLE INCRUSTÉ DE PALISSANDRE, DE FORME BATEAU, MONTÉ SUR SOCLE RECTANGULAIRE. LE GUÉRIDON EST EN LOUPE DE FRÊNE ; DESSUS « FIX » SOUS VERRE. EXÉCUTÉ ENTRE 1810 ET 1820.

CES ÉLÉGANTES BOISERIES, DATÉES DE 1790, PROVIENNENT DE SOISY-SOUS-ÉTIOLLES ; ELLES FAISAIENT PARTIE D'UN ENSEMBLE DÉCORATIF.

RÉCAMIER

HERRIOT

FRANÇAISE

Ballanche, qui mourut en 1847. Elle entourait de soins la fin de Chateaubriand, taciturne, larmoyant et presque toujours muet ; elle prenait soin contre lui-même de sa gloire ; elle animait ces dernières lectures des *Mémoires d'outre-tombe* qui se donnaient dans une petite chambre en forme de cellule ; un à un, on tirait les manuscrits d'une caisse en bois blanc et quelques fidèles entouraient ces deux ombres qui ne vivaient plus que l'une pour l'autre.

On a beaucoup raillé Juliette Récamier, les femmes surtout, jalouses de cette douce beauté dont le sculpteur Chinard nous a laissé une image si finement vivante. Des hommes aussi. On a dit d'elle, en faisant allusion à ses origines lyonnaises, qu'elle distribuait des dividendes sans jamais laisser entamer son capital. Ayant vécu longtemps dans son intimité, ayant passé plusieurs années de ma jeunesse à rechercher ses traces — ce qui m'a valu les

quolibets des niais — je me suis attaché à elle comme à un symbole de ce que l'on appelle ou de ce que l'on appelait jadis la femme française.

Regardons-la de près et tâchons de relever ses traits essentiels. D'abord, cette personne qui fut mariée de façon si étrange, et dont l'union ne fut qu'une union blanche, avec un riche banquier qui avait été pour sa mère plus qu'un ami, cette femme que les succès mondains accablèrent dès qu'elle eut un salon et à qui rien ne refusait — c'est ma conviction — une vie normale, elle a suivi sa route, droite et lisse, sans tenir compte des critiques mondaines. Les méchancetés dirigées contre elle se résument dans un quatrain qui courut Paris à une époque où la malveillance était au moins spirituelle :

Juliette et René s'aimaient d'amour si tendre
Que Dieu sans les punir a pu leur pardonner ;
Il n'avait pas voulu que l'une pût donner
Ce que l'autre ne pouvait prendre.

Je ne crois pas à cette légende. Pour ne donner qu'un argument, Juliette songea à divorcer et à conclure un mariage — un mariage vrai — avec le prince Auguste de Prusse à un moment de sa vie où elle ne pouvait avoir d'illusions. Elle fut détournée de ce dessein par une qualité qui fait honneur à son caractère.

Mme Récamier a eu cette vertu qui manque à beaucoup d'hommes : le courage. En un temps où l'opposition au gouvernement était sévèrement punie, Juliette refuse, comme nous dirions aujourd'hui, de « collaborer ». Elle s'attache, même après qu'elle a été ruinée, à la femme la plus illustre et la plus énergique de l'époque, à Mme de Staël, qui défend le libéralisme traqué. C'est elle qui cherche à obtenir l'approbation de la censure pour le grand livre *De l'Allemagne*. Napoléon déclare, dans le salon de l'impératrice Joséphine, qu'il regardera comme son ennemi personnel tout étranger qui fréquentera le salon de Mme Récamier. Elle résiste à cette colère ; elle se lie ouvertement avec les Montmorency. Elle est, elle-même, exilée, obligée de se tenir éloignée à 40 lieues de Paris et de s'installer à Châlons. Cependant, elle ne se plaint pas, et Mme de Staël lui écrit : « Vous avez plus de caractère que moi. » Lorsque l'Empereur passe au lieu de son exil, elle interdit à ses amis d'intervenir pour elle. Elle se retire dans sa ville natale de Lyon, où elle retrouve une autre exilée qui avait refusé de se faire la geôlière de la reine d'Espagne, la charmante duchesse de Chevreuse. Lyon était alors impérialiste. Juliette y fut très surveillée ; elle ne consentit jamais à trahir ni ses idées ni ses amis. Au moment du retour de l'île d'Elbe, elle pousse Benjamin Constant à écrire son célèbre, son violent article contre l'Empereur.

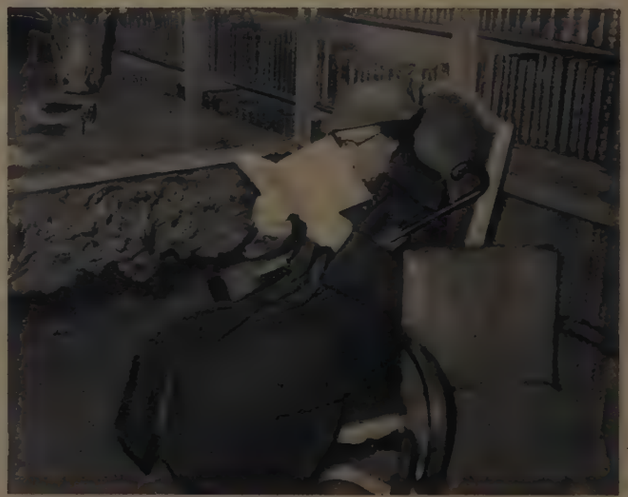
Je ne comprends donc pas, pour ma part, que l'on définisse Mme Récamier comme une habile coquette. Cette jolie femme, en qui tout était, d'apparence, finesse et douceur, a toujours sacrifié son intérêt à son devoir. Et je la retrouve pareille à elle-même dans la seconde partie de sa vie, lorsqu'elle se sacrifie à Chateaubriand comme elle s'était dévouée à Mme de Staël. C'était un terrible tyran que ce René, bourreau de Pauline de Beaumont et de la marquise de Custine, de la duchesse de Mouchy et de la duchesse de Duras. Juliette, à son tour, fut subjuguée. Elle est pauvre maintenant ; elle habite, à l'Abbaye-aux-Bois, un petit appartement au troisième étage, carrelé, incommode, avec un escalier scabreux. La chambre à coucher contient la harpe célèbre et une vue de Coppet. Les fenêtres donnent sur des jardins où courent des religieuses et des pensionnaires... Dans cet asile, quel sera le rôle de Mme Récamier ? Sainte-Beuve nous le dit qui n'était pas bienveillant. A une époque où sévit l'esprit de parti, elle s'attache à réconcilier, à réunir. Chateaubriand s'introduit dans ce calme milieu comme un orage. Jusqu'à quel point pousse-t-il ses avantages ? Très loin, je le pense. C'est un homme insupportable et séduisant ; il se croit le maître politique de la France ; il chasse avec sauvagerie les habitués de l'Abbaye. Il se compare à Don Quichotte. Il reproche à Juliette ses faiblesses pour les libéraux. Il y a de lui des billets si haletants qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il ait vaincu la femme invincible. « N'oubliez pas, lui écrit-il, la forêt de Chantilly. » Pour moi, c'est un aveu.

A son tour, Juliette souffrit de son orgueil, de ses mensonges, de ses fourberies. Elle souffrit d'une douleur de femme, sans ostentation, sans parade. Puis elle pardonna : elle avait désormais des cheveux blancs. Et dès lors elle s'attache à protéger, à encourager ce livre qui sera sans doute le plus grand livre du XIXe siècle, ces *Mémoires d'outre-tombe* où Chateaubriand revit et se survit avec toutes les aspérités de son caractère, mais aussi avec tous les prestiges de son génie. Elle en copie de sa main les trois premiers livres dès 1826. Le salon de Juliette est désormais un temple à la gloire du Maître. Du temple, Chateaubriand, idole vagabonde, s'évadait souvent ; il se répandait en nouvelles aventures ; sa seule punition était parfois la présence à ses côtés de sa femme, qui, elle, au moins, ne le ménageait pas. En 1834, les *Mémoires* de Chateaubriand étaient lus à l'Abbaye ; ils seront publiés dans *la Presse* dès la mort de l'écrivain, que Juliette, aveugle, assista jusqu'à la dernière minute.

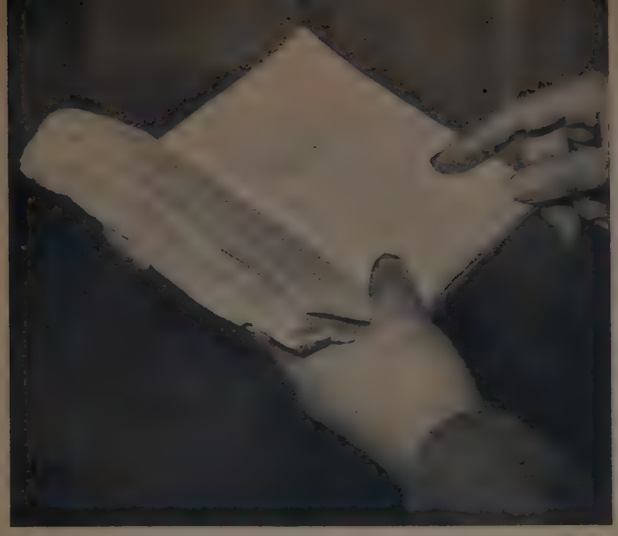
Dans cette vie de Mme Récamier, sommairement mais exactement résumée, je cherche en vain ce qui peut prêter à la raillerie ou au dédain. Récemment, un lycée français de jeunes filles demandait un nom pour sa façade. Je proposai celui de Mme Récamier, que des raisons locales recommandaient. On refusa avec horreur. Faut-il en sourire, à la manière de Juliette ? Cette femme a eu le singulier mérite de ne pas écrire une suite de romans ou dix volumes de Mémoires. Elle s'est bornée à encourager le génie lorsqu'elle l'a rencontré. Et par cette discrétion active elle nous semble représenter la femme française telle que le XVIIe et le XVIIIe siècle l'ont connue, agent de liaison entre les éléments spirituels de la société, suscitant les chefs-d'œuvre, corrigeant par la bonté les aigres relations des hommes. Ce genre de femme a-t-il disparu ? A mes lecteurs d'en juger.

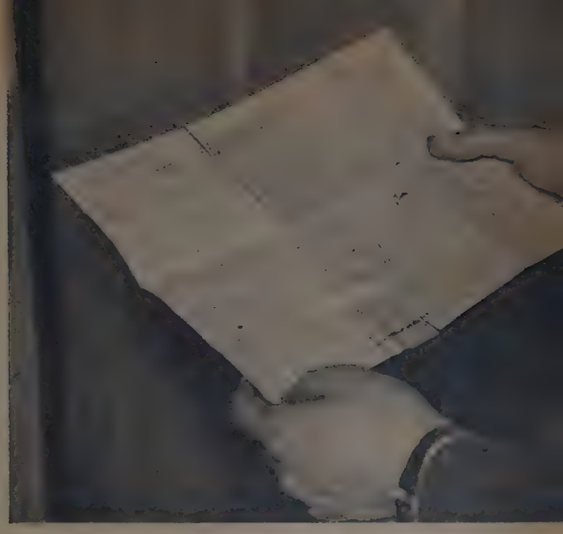
M. Pierre Berès, dont le coffre renferme des trésors, tient en ses mai

Choix incomparable de livres du XVIe siècle. La collection Wilmerding en comprenait d'admirables dont, notamment, un Rabelais de 1537, un Erasme de 1527 avec des notes de Ben Johnson et un livre d'heures d'Henri VIII.



Les amateurs ont fait queue a la porte du libraire pour satisfaire leur et de Londres. Manuscrits calligraphiés, livres remontant aux origines d



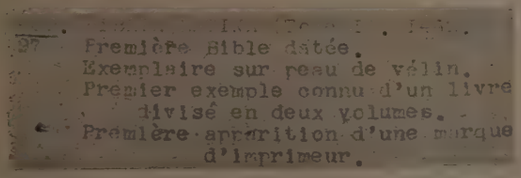


« LIVRE DE RAISON » DE MONTAIGNE, DONT ON DÉPLORE QU'IL N'AIT PU DEMEURER DANS UNE BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE. A DROITE, L'ÉTAT DESCRIPTIF POUR LA DOUANE.

AVANT LA VENTE DE LA COLLECTION WILMERDING

LES AMATEURS PARISIENS ADMIRENT LES TRÉSORS D'UNE BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

PENDANT trois jours on a pu voir à la librairie de M. Pierre Berès quelques-uns des plus beaux livres qui soient au monde : 125 volumes de la collection Wilmerding, dont on peut dire qu'ils constituent autant de sommets dans chaque partie de collection qu'ils représentent. La bibliothèque de M. Lucius Wilmerding, qui sera vendue aux enchères à New-York au début de mars, était considérée comme la plus belle collection de livres français constituée aux Etats-Unis, en dehors de celle de Pierpont Morgan. Entre les chefs-d'œuvre rassemblés par ce grand ami de la France, citons des incunables rarissimes, le plus bel exemplaire connu de la première édition de l'*Imitation* (1473), un exemplaire de la première Bible, publiée en 1462 à Mayence. Puis voici le seul exemplaire connu dans une collection privée du fameux Dante de 1481. Et enfin le célèbre *Livre de raison* de Montaigne, journal intime du grand écrivain, que la France, hélas ! il y a quelques années, a laissé échapper.



★ L'ÉTIQUETTE AUTHENTIFIANT UNE PIÈCE DE LA COLLECTION WILMERDING

DES MANUSCRITS SOUVENT ORNÉS DE MINIATURES REPRÉSENTAIENT L'ART CALLIGRAPHIQUE DEPUIS LE XII[e] SIÈCLE. QUANT AUX RELIURES MOSAÏQUÉES DU XVIII[e], ELLES ÉTAIENT LES CHEFS-D'ŒUVRE DES GRANDS RELIEURS DE CETTE ÉPOQUE.

CURIOSITÉ ET EXAMINER PASSIONNÉMENT CETTE COLLECTION QUI A TRAVERSÉ L'ATLANTIQUE POUR OFFRIR DES JOIES TROP BRÈVES AUX BIBLIOPHILES DE GENÈVE, DE PARIS L'IMPRIMERIE, LIVRES ILLUSTRÉS DE LA RENAISSANCE, CLASSIQUES FRANÇAIS AVEC DE SOMPTUEUSES RELIURES COMPOSAIENT UN PANORAMA PRESTIGIEUX DE L'ART DU LIVRE.

L'HIVER EST SYMBOLISÉ PAR CETTE VIEILLE DAME DANS UN JARDIN DÉNUDÉ.

LES QUAIS ET LEURS BOITES A BOUQUINS INSPIRÈRENT SOUVENT L'ARTISTE

AU MUSÉE GALLIERA UNE ÉMOUVANTE EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

BERNARD BOUTET DE MONVEL

La catastrophe où périrent Ginette Neveu et Marcel Cerdan engloutit aussi un peintre dont le nom avait à juste titre atteint la notoriété et dont l'Amérique, où il se rendait, recherchait les œuvres : Bernard Boutet de Monvel. Des mains pieuses ont rassemblé les éléments de l'exposition qui s'est ouverte il y a une semaine au musée Galliera et qui permet de prendre une vue d'ensemble du talent de cet artiste, qui fut, de sureroît, un parfait galant homme et un spirituel Parisien.

Il avait hérité de son père le goût et le don de la peinture. C'est sans doute comme portraitiste qu'il s'imposa plus particulièrement à l'attention. Portraitiste mondain, disait-on de son vivant en employant une définition brève et du reste insuffisante. Bernard Boutet de Monvel a laissé, il est vrai, beaucoup d'effigies de personnages élégants et racés, de femmes, notamment, dont l'attitude, la toilette, les bijoux sont révélateurs d'un milieu social dont leur image devait évoquer l'apparat.

Mais il a laissé aussi d'autres portraits où transparaît la sensibilité : frais visages de jeunes filles ou visages de femmes âgées dépouillés par les ans d'émouvante manière.

Ce serait faire tort d'ailleurs à Boutet de Monvel de ne voir en lui que le peintre de figures. Il était aussi un peintre de genre qui savait conter l'anecdote avec un brio piquant et parfois avec une discrète émotion. L'avenir marquera peut-être une préférence pour les paysages qu'il avait rapportés de ses nombreux voyages ou tout simplement de ses flâneries dans Paris, dont il a souvent rendu l'atmosphère et les gris si particuliers avec une grande finesse. Comment négliger enfin son œuvre d'illustrateur et sa collaboration assidue à la *Gazette du Bon Ton* ? Une revue, un programme, une époque. Le temps où, au Bois, des équipages croisaient encore des cavaliers au salut largement éployé, où une certaine forme de vie oisive s'accompagnait d'élégance nuancée et même de panache.

L'HUMOUR SE TEINTE D'ÉMOTION DANS L'ORPHELINAT NOTÉ AU PASSAGE.

LA GUERRE BIOLOGIQUE

par CAMILLE ROUGERON

EST-CE l'effet des premiers échecs des « Mig-15 » contre les « Sabres », et l'arrêt des bombardiers atomiques survolant l'U. R. S. S. est-il moins assuré que ne l'affirmait jusqu'ici la propagande de Moscou ? Toujours est-il qu'on brandit à nouveau, de l'autre côté du rideau de fer, la menace de la guerre bactériologique, qui est présentée depuis près de cinq ans comme la riposte de la science communiste aux bombes dont ses techniciens n'ont pu constituer des réserves comparables à celles des Etats-Unis. Les centres de production de microbes et de toxines se multiplieraient en Pologne, en Tchécoslovaquie et dans l'Allemagne de l'Est. Simultanément, l'administration de la défense civile américaine publie son premier manuel de défense passive biologique.

GUERRE BACTÉRIOLOGIQUE OU GUERRE BIOLOGIQUE ?

LA désignation de guerre biologique, qui est en usage aux Etats-Unis, nous paraît, mieux que celle de guerre bactériologique, couvrir l'ensemble des moyens autres que le fer, le feu et le poison, dont l'homme pourrait se servir pour anéantir ses semblables.

L'objectif immédiat ne se limite pas à l'homme. Si l'on trouve un moyen efficace de répandre la peste bovine, dont la mortalité atteint jusqu'à 90 %, on doit être assuré que les conséquences indirectes, par les pertes d'animaux de trait indispensables dans l'état actuel de l'agriculture européenne, dépasseraient largement l'effet direct sur les populations de la « grippe espagnole » de 1918. Mais pourquoi ne pas ranger sur le même plan que l'épidémie et l'épizootie provoquées l'attaque des plantes utiles à l'homme et à l'animal ? A supposer qu'elle soit possible, la généralisation des maladies à virus de la seule pomme de terre provoquerait la famine dans l'année, tant est grande sa part dans l'alimentation humaine en Europe occidentale et centrale.

De même que l'objectif ne se limite pas à l'homme, les moyens utilisables ne se bornent pas à ceux qu'on peut qualifier de « bactériologiques ». Le phylloxéra et le doryphore ne sont pas des bactéries, microbes ou virus, mais des insectes. La distinction entre le doryphore et le virus de l'enroulement, qui produisent des dégâts du même ordre sur la feuille de la pomme de terre, et qui devraient être répandus par des méthodes assez voisines, serait-elle justifiée ? Si l'on consacrait à la propagation des insectes, du simple moustique banal aux espèces de fourmis les plus gênantes, une faible fraction des dépenses que l'on consent pour s'en préserver, la répartition de la faune et de la flore sur la terre en serait complètement bouleversée.

Faut-il même se limiter à l'insecte ? Pourquoi ne pas favoriser, d'une manière générale, les espèces nuisibles au détriment des espèces utiles, les corbeaux, les taupes, les ennemis du gibier, les variétés d'écrevisses et de crabes qui dépeuplent le mieux les rivières et les côtes ? Pourquoi s'en tenir au règne animal et ne pas répandre le chiendent, la nielle et la cuscute, ou même la marguerite, le bleuet et le coquelicot, qui n'ont pas toutes les vertus que leur prêtent les amateurs de fleurs des champs ?

Dix ans après l'arrivée des soldats australiens en Libye on découvre que quelques graines d'une herbe miraculeuse amenée avec le foin qui servait d'emballage à leur matériel a transformé mille kilomètres de désert en pâturage, de la vallée du Nil au golfe de la Grande Syrte ; on doit commencer dès l'an prochain à la semer d'avion dans les régions voisines. Mais au même moment une herbe toxique venant de l'Ouest vient de franchir les Montagnes Rocheuses et menace gravement les troupeaux américains et canadiens ; l'avion ne peut-il contribuer à répandre cet hôte beaucoup moins désirable ?

La guerre biologique, dans son sens le plus général, doit donc s'entendre d'une large dissémination donnée aux espèces les plus nuisibles du règne animal et végétal, celle de l'homme n'étant pas exclue, mais poursuivie par des moyens différents.

LA MENACE DIRECTE CONTRE L'HOMME EST MOINS GRAVE..

L'AGRESSION directe contre l'homme est la forme la plus généralement envisagée de la guerre biologique.

En appliquant sa science à la propagation des germes pathogènes il est certain que l'homme atteindra des résultats très supérieurs à ceux qu'il a obtenus involontairement jusqu'ici. L'arrivée de l'Occidental tuberculeux a été jadis un désastre pour certaines races indigènes. Mais si les seules ressources de la guerre bactériologique étaient d'arroser aux bacilles de Koch les villes et les campagnes par avion ou par fusée, on n'en ajouterait guère à ceux qui sont naturellement expectorés par les malades ; le soleil, grand purificateur, en viendrait rapidement à bout. A quoi bon ajouter quelques streptocoques, staphylocoques ou colibacilles aux millions ou aux milliards que chaque individu héberge sous ses ongles, dans sa bouche ou dans son intestin ?

L'homme a élucidé aujourd'hui la plupart des méthodes que la nature emploie pour protéger des créatures aussi fragiles. Il saura s'en inspirer. Le moustique, la puce, le pou, le rat... seront mis à contribution pour propager les différentes maladies dont ils sont les véhicules habituels. On connaît fort bien les moyens de transport que le virus amaril et son moustique vecteur ont empruntés pour introduire la fièvre jaune en Amérique à partir des zones tropicales d'Afrique occidentale, comme l'efficacité de la barrière montagneuse d'Afrique orientale qui leur interdit l'Asie. L'avion suppléera, quand on le voudra, le navire dont le moustique infecté ne supportait pas la trop longue traversée par Le Cap, et permettra à cet insecte de s'établir dans toute une Asie tropicale dont les 700 millions d'habitants l'ignorent.

L'intervention de l'homme se traduira par des progrès sensationnels dans ce domaine comme dans les autres. Il sait extraire sous forme purifiée les toxines les plus dangereuses, comme la toxine botulinique, dont le docteur Brook Chisholm, directeur de l'Organisation mondiale de la santé, annonçait que 200 grammes suffiraient à empoisonner toute l'humanité. Il saura multiplier, par la dispersion d'aérosols, les formes pulmonaires aujourd'hui assez rares, mais dont l'issue est presque toujours fatale, comme celles de la peste et de l'anthrax.

Mais il saura également appliquer sa science à sa défense. Les produits à effet sensationnel sous dose infime ne résistent pas plus à l'eau de Javel qu'à l'ébullition. Les vaccinations et les antibiotiques protègent aujourd'hui de presque toutes les maladies ; ce n'est qu'une question de production et d'application à plus grande échelle. A la dernière extrémité, dans leurs usines et abris souterrains, nourris d'aliments et de boissons aseptisés, respirant un air ozonisé, civils et militaires doivent échapper au danger direct.

... QUE LE DANGER COURU PAR L'ANIMAL ET LA PLANTE

MAIS la question se complique dès qu'on entreprend de protéger contre de telles attaques l'ensemble des animaux et des plantes indispensables à notre subsistance.

L'éventualité d'une évacuation générale de la surface, que la guerre atomique ou la guerre radioactive pourraient d'ailleurs imposer aussi bien que la guerre biologique, est acceptable pour l'homme, mais non pour l'animal. La presque totalité de la vie animale disparaîtrait obligatoirement, comme l'ensemble des insectes nuisibles et utiles dans les îles du Pacifique aspergées au D. D. T. avant les débarquements américains. Car l'animal prélève directement sur le sol, pour la plus grande part, une nourriture qu'il n'est guère difficile d'infecter, et ce n'est pas en temps de guerre qu'on disposera de la main-d'œuvre requise pour remplacer le pâturage par le fauchage et par la cuisson de l'herbe destinée au bétail en étables souterraines.

Privé de l'animal, dans les nombreuses régions où l'agriculture motorisée reste l'exception, l'homme pourvoira difficilement à sa nourriture ; la bêche et la hotte n'atteindront jamais le rendement de la charrue et du tombereau.

La plante cultivée est d'ailleurs plus accessible encore que l'animal à la destruction par la guerre biologique.

La seule dissémination des maladies puis leur combinaison, que la nature ne réussit qu'exceptionnellement, sont à la portée de l'homme.

Mais l'homme sait déjà dépasser la nature en faisant du nouveau. Après avoir découvert les mystères de la croissance des plantes, gouvernée par les hormones végétales, il a fabriqué des hormones synthétiques plus actives qui la dérèglent complètement au point de tuer la plante à dose infime. Nous savons aujourd'hui que si la bombe atomique n'avait pas suffi, l'aviation américaine était prête à expérimenter sur les rizières japonaises des produits qui s'opposaient à la fécondation.

QUELS BELLIGÉRANTS SERONT FAVORISÉS ?

DEVONS-NOUS donc nous préparer au « suicide cosmique », dont le docteur Chisholm nous menace si l'on ne parvient pas à empêcher une troisième guerre mondiale ? La question est à examiner de plus près suivant les pays.

A l'inverse d'autres armes de destruction massive, comme la bombe atomique ou les poisons radioactifs, la guerre biologique réclame la dispersion aérienne de tonnages considérables. Si l'aviation américaine peut répandre à chaque voyage en mer Noire des milliers de tonnes d'hormones synthétiques que les vents entraîneront sur l'Ukraine, l'aviation soviétique est beaucoup moins bien placée pour une attaque symétrique de l'Europe occidentale et de l'Amérique.

Mais c'est surtout par leurs possibilités de « défense passive » que les nations atlantiques l'emportent sur l'U. R. S. S. et ses satellites.

La plus simple des parades contre les destructions agricoles est le stockage en temps de paix des vivres destinés à la consommation du temps de guerre, à l'imitation des souverains de jadis en mal de conquêtes qui amassaient aussi bien le blé dans leurs greniers que l'or dans leurs coffres. Mais si l'on peut le tolérer ou l'encourager dans les pays privilégiés par leurs excédents alimentaires, Etats-Unis, Argentine ou Australie, peut-on l'accepter dans ceux où, de la Pologne à la Chine, la chasse aux vivres cachés est élevée à la hauteur d'un sport patriotique ?

L'utilisation de l'arbre est une deuxième ressource qui devrait sauver une partie importante de la population mondiale. La science a fait des progrès considérables depuis l'époque où les feuilles et l'écorce de jeunes pousses étaient une ressource courante des populations affamées. On sait aujourd'hui transformer la cellulose avec un excellent rendement soit en glucides par des réactions chimiques simples, soit en protides par l'intermédiaire de ferments fixateurs d'azote. L'arbre deviendra la réserve d'aliments la plus difficile à détruire ; les troncs de la forêt incendiée échappent presque toujours au feu ; les produits radioactifs ne pénètrent que dans les couches externes, qu'on pourra séparer des autres pour des emplois non alimentaires ; l'arme biologique, même si elle provoque la mort de l'arbre, ne détruit pas le capital accumulé, qui reste exploitable.

Mais l'effort d'équipement nécessaire au changement de nourriture est comparable à celui qu'on devrait faire pour la création des sucreries et des raffineries réclamées par la production du sucre s'il prenait brusquement fantaisie à l'homme de remplacer les céréales par la betterave. En beaucoup de pays, en Chine notamment, la forêt n'est plus qu'un souvenir. En d'autres, comme la Sibérie, elle est tellement inaccessible que l'U. R. S. S. trouve plus économique de faire venir ses bois de Finlande et de Suède.

La guerre biologique serait assurément, pour tous les peuples, une dure épreuve à supporter. Mais ses effets contre le monde occidental et le monde communiste seraient d'un ordre de grandeur tout différent.

LES SILICONES QUITTENT LA TABLE DE LABORATOIRE POUR LA CHAINE DE PRODUCTION

par CLAUDE THOMAS

Les dernières statistiques parues outre-Atlantique nous signalent que la production des silicones, qui avait augmenté de 40 % en 1949, a triplé au cours de l'année 1950. Les sommes investies dans ce nouveau domaine de la chimie atteignent déjà un nombre respectable de milliards, et si les spécialistes assurent « en être toujours aux rudiments », le grand public voit approcher le moment où les étonnantes propriétés de ces fameux produits « dont on parle tant, mais que l'on n'a guère eu l'occasion de voir » seront placées à sa disposition dans la vie courante. En fait, malgré leur prix de revient toujours élevé, un certain nombre de silicones — poudres, pâtes, feuilles ou plaques — ont déjà fait de brillants débuts dans diverses industries.

Au cours d'une précédente étude sur les utilisations modernes des matières plastiques nous avions mentionné les promesses de ces nouveaux composés chimiques, dont la plupart en étaient alors au stade de l'éprouvette. Il est possible aujourd'hui de faire le bilan de plusieurs expériences pratiques dont les résultats vont au delà des espérances.

FANTAISIE DE LABORATOIRE

Sans revenir sur les données techniques de fabrication, il n'est pas inutile de rappeler que les corps nouvellement créés sont tous essentiellement composés d'une chaîne de molécules longues : atomes de silicium et d'oxygène, chez lesquels l'adjonction de différents hydrocarbures produit diverses combinaisons aux propriétés voisines. Aussi bien, les matériaux de base — sable et charbon — n'étant ni rares ni coûteux, seul le procédé de fabrication, qui nécessite un travail à très haute pression, grève-t-il à présent le prix de revient. On fait d'ailleurs prévoir, aux Etats-Unis, de prochaines améliorations techniques. Quoi qu'il en soit, la silicone n'est plus désormais une « curiosité de laboratoire ». Présentée il y a près de quatre-vingts ans, créée et baptisée par le docteur Kipping, de l'Université britannique de Nottingham, peu avant la dernière guerre mondiale, elle est aujourd'hui l'objet de soins attentifs de la part de trois des plus grandes firmes américaines, qui lui consacrent une masse de capitaux en tous points comparable à celle qui a marqué le lancement du nylon.

UNE BALLE DE GOLF MAGIQUE

L'un des premiers produits obtenus dans la gamme des silicones était une substance blanchâtre, d'une consistance comparable à celle d'un mastic mou. Cette « pâte » fut considérée à l'époque comme le type même de ces « curiosités de laboratoire », utile seulement pour illustrer la bizarrerie de la nouvelle chimie atomique *oxygène-silicium*. Posée sur une plaque, elle s'étalait à la façon d'une colle épaisse, mais roulée entre deux doigts pour former une petite boule elle devenait subitement élastique, rebondissant comme les meilleures balles de caoutchouc mousse. Etirée doucement, elle pouvait former un long ruban mince et souple, mais cassait net, avec un claquement, si l'on essayait de la tendre brutalement. Cet ensemble de qualités contradictoires lui avait valu son surnom de « Bouncing Putty » — littéralement : le « mastic rebondissant » — mais n'avait pas permis de lui trouver une application pratique quelconque.

Le premier, un fabricant de balles de golf eut l'idée d'incorporer un noyau de « Bouncing Putty » à ses balles, qui, dotées ainsi d'un « centre magique », selon une expression publicitaire, vont plus vite et plus loin que les autres sur un même coup de club. Depuis la pâte de silicone a conquis ses titres de noblesse. Elle seule est capable aujourd'hui de protéger l'équipement photographique et les délicats appareils enregistreurs dont sont munies les fusées V2 lancées au delà de la stratosphère. Sous la forme d'une enveloppe de 1 ou 2 centimètres d'épaisseur, elle suffit à amortir les violentes secousses imprimées à la fusée au départ, à la traversée des différentes couches d'air, et... à l'arrivée au sol.

LE CAOUTCHOUC INALTÉRABLE

Si intéressantes soient-elles, ces applications ne font toutefois pas appel à la principale qualité des silicones, qui est leur résistance incomparable aux variations de température et aux effets électriques. On sait déjà qu'elles ont permis le montage de moteurs électriques capables de fournir une puissance double sous un volume deux fois moindre. Aviation et marine utilisent maintenant couramment le nouvel isolant, qui conserve une élasticité permanente, sans fondre ni craquer, entre —30 degrés et +300 degrés.

Admis dans les turbines des avions à réaction et dans les moteurs de sous-marins, la silicone-caoutchouc est sur le point d'entrer dans les véhicules terrestres, où elle permet un gain de poids tout en éliminant pratiquement les risques d'incendie. Il est en effet difficile à un automobiliste, pour négligent qu'il soit, de faire « chauffer » le moteur de sa voiture à plus de 300 degrés. Quant aux amateurs d'anticipations, ils en sont déjà à « la suspension de silicone élastique » et aux « pneumatiques insusables » qui dureront aussi longtemps que le véhicule qu'ils supporteront.

L'AUTOMOBILE IDÉALE

Une automobile qui ne manquerait jamais d'huile, dont le carter n'aurait jamais besoin d'aucune vidange, dont les roulements resteraient indéfiniment graissés, dont la carrosserie serait brillante sans être jamais lavée ni essuyée, dont les accessoires chromés seraient inattaquables par la rouille, une automobile dont les glaces et le pare-brise ne seraient jamais mouillés, n'est-ce pas le rêve de tout conducteur ? C'est à peu près ce que peut procurer, dans un avenir immédiat, l'usage des silicones sous forme de lubrifiants et de vernis.

Déjà les fabricants de peinture ont pris le bon départ en incorporant à leurs produits une petite quantité d'huile de silicone. Le résultat est un vernis plus résistant, dont l'application ne s'accompagne d'aucune retouche. Les lubrifiants-silicones ont fait leurs preuves dans tous les cas où des véhicules ont à supporter de grands écarts de température. Pour ses manœuvres dans l'Arctique, l'armée américaine avait « fait le plein » de ses tanks avec l'huile-silicone, qui rendrait d'ailleurs les mêmes services à une expédition africaine.

Les techniciens étudient actuellement un système de lubrification *scellé*, grâce auquel l'huile de silicone, inaltérable, serait enfermée une fois pour toutes. Il en irait de même de la graisse des roulements *étanches*. Dans ce cas précis, l'usage des nouveaux produits se traduirait par une appréciable économie, même s'ils se maintenaient à leur prix élevé actuel. Quant aux carrosseries peintes et vernies de silicones, elles ne subiraient plus les effets de la pluie, de la neige, du gel ou du soleil, gardant, même usagées, le poli de celles qui sortent de l'usine. Sur les glaces traitées aux silicones l'eau pourrait ruisseler sans former de gouttes. Dès à présent des « papiers aux silicones », vendus en pochette, permettent un nettoyage immédiat et durable de toutes les surfaces polies.

LES POLYORGANOHALOGENOPOLYSILOYANES

Ce vocable barbare désigne une autre classe de silicones, celle qui vient de faire la première son apparition dans la vie de tous les jours. Les diverses variétés ont toutes la propriété de « repousser l'eau ». Le terme « imperméable » est, en effet, insuffisant ici, puisque sur un tissu à mailles larges, traité au « polyorganohalogenopolysiloyanes », les gouttes d'eau restent suspendues à la façon des billes de mercure. Sous forme de liquide ou de poudre, les nouveaux produits peuvent s'appliquer aux chapeaux, aux vêtements et aux chaussures. Nous pourrons peut-être bientôt, grâce à eux, sortir « en taille », sous la pluie battante, qui glissera, sans mouiller, du bord du chapeau aux épaules du veston, et jusqu'aux chaussures, rigoureusement étanches. Qu'on ne nous taxe pas d'exagération : au cours d'une expérience de démonstration faite récemment, un spécialiste américain a transporté *dans ses poches*, sans en perdre une goutte, un bon litre d'eau pendant plus d'une heure.

Incorporées aux plâtres et aux ciments, les *silicones-poudres* assurent l'étanchéité indéfinie des façades et des fondations d'un bâtiment. Agglomérées en plaques, elles fournissent un nouveau matériau, ininflammable, inattaquable aux principaux acides, dont la conservation est aussi bonne en plein air qu'à l'intérieur.

LES SILICONES DANS LA CUISINE MODERNE

Une pincée de silicones dans le lait mis à bouillir, et celui-ci ne se « sauvera » plus. Une autre pincée dans le riz, et ce dernier cuira deux fois plus vite sans former de mousse. Parfaitement stériles, les poudres de silicones ont la propriété d'empêcher la formation de bulles. Déjà de grandes brasseries les utilisent avec profit dans la fabrication de la bière.

D'un moule graissé aux silicones, les gâteaux sortent dorés à point sans difficulté, et plusieurs biscuiteries américaines ont augmenté leur rendement en glaçant leurs gâteaux secs au vernis de silicones.

« Le bocal de silicones est dans la cuisine moderne tout aussi indispensable que la boîte à sel » peut affirmer déjà la ménagère américaine... qui est à tout jamais dispensée de récurer les casseroles.

Malheureusement, ces combinaisons miraculeuses, qui ne sont guère qu'un peu de sable, de sel et de charbon, resteront produits de luxe tant qu'un nouveau procédé de fabrication n'aura pas été mis au point. En attendant, nous devrons continuer à mettre du beurre dans la poêle, à frotter vitres et carrosserie, et... à porter un imperméable les jours de pluie.

A la suite des articles consacrés au relèvement des ruines de la guerre que « France-Illustration » a publiés récemment, nous avons reçu de lecteurs des régions sinistrées des lettres où ils exprimaient leurs craintes pour l'avenir de la reconstruction.

Les sacrifices qu'exigent actuellement la Défense nationale et le réarmement ne risquaient-ils pas d'avoir de fâcheuses répercussions sur le volume des crédits que la France se doit de consentir à cette œuvre de reconnaissance et de salut public ?

Nous nous sommes fait l'écho de leurs inquiétudes auprès du ministre de la Reconstruction lui-même, et M. Claudius Petit a bien voulu, par la déclaration qui suit, rassurer ceux qui redoutaient de voir le nombre des chantiers diminuer et le rythme des travaux se ralentir.

1951 VERRA S'ACCOMPLIR LA RECONSTRUCTION AU RYTHME PRÉVU

M. Claudius Petit, dans son bureau ministériel, et, de droite a gauche, MM. Bordas, directeur du cabinet; Roland Cadet, directeur des dommages de guerre, et Dalloz, directeur des services d'architecture.

LA FRANCE RELÈVE SES RUINES

M. Claudius PETIT, ministre de la Reconstruction, tire les conclusions de notre enquête

Le commissaire aux Dommages de guerre de 1945 à 1947, et son actuel successeur, M. Roland Cadet, viennent d'exposer dans *France-Illustration* la tâche qui a été accomplie par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme depuis la libération du territoire. Cette tâche a été rendue particulièrement difficile au cours des premières années tant par sa complexité que par la modicité des moyens qui pouvaient être mis en œuvre. Il fallait faire face rapidement, et le pays n'avait pas assez d'hommes, de matériaux, d'argent, et les travaux préalables nécessaires à la reconstruction devaient être menés à bien. La loi elle-même a dû être forgée dans un temps où les élections se succédaient à de courts intervalles. Les premiers pionniers de la reconstruction trouveront, j'en suis certain, leur récompense devant le bilan de l'œuvre réalisée aujourd'hui.

Ce bilan n'est pas mince. Ses éléments sont visibles à tout observateur impartial. Il n'est que de circuler dans les régions très sinistrées, dans les villes détruites et de se souvenir... Mais tout ce qui a été fait et d'où peut ressortir une satisfaction légitime ne doit pas nous empêcher de voir tout ce qui reste à faire. L'effort ne doit nullement être ralenti. Il faut utiliser dans les meilleures conditions les moyens qui, hélas ! seront toujours insuffisants au regard de l'ampleur de la tâche, et qui sont mis chaque année par le parlement à la disposition des sinistrés.

L'année 1950 est la deuxième qui ait vu la totalité des crédits budgétaires utilisés dans les délais impartis.

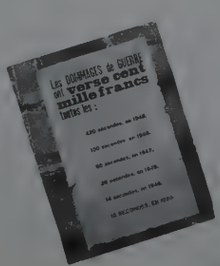
L'année 1950 aura vu également augmenter sensiblement le rythme de la reconstruction ; le coût des travaux ayant sensiblement baissé grâce à une action incessante sur toutes les conditions de prix, et cela pendant près de deux années, le volume des travaux s'est trouvé considérablement accru.

257 milliards de crédits budgétaires ont été utilisés, plus 27 milliards de titres qu'ont reçus les sinistrés qui pouvaient financer eux-mêmes ; 27.000 logements ont été reconstruits à l'aide de dommages de guerre en 1950, contre 18.000 en 1949, et 66.000 logements étaient en chantier au 31 décembre 1950, contre 55.000 au 31 décembre 1949.

Les événements extérieurs qui ont amené le gouvernement et le pays tout entier à des préoccupations légitimes de défense nationale imposent des charges budgétaires très lourdes. Mais le gouvernement a décidé que la reconstruction ne devait pas être mise en cause, que de sa bonne marche dépendait en partie le moral de la nation. C'est ainsi que le projet de budget porte à 263 milliards les sommes mises à la disposition des sinistrés, auxquelles s'ajoutent 70 milliards de titres pour les sinistrés non prioritaires qui désirent reconstruire sans attendre. Aussi j'espère que le volume de la reconstruction ne sera pas diminué au cours de l'année, que les éléments de hausse seront compensés par une baisse résultant d'améliorations techniques, que le nombre de logements reconstruits ou mis en chantier sera plus nombreux grâce à une meilleure utilisation des crédits et à une modestie plus grande de certaines constructions. Peut-être arriverons-nous à donner aux sinistrés plus de 40.000 logements nouveaux, ce qui est une contribution très sensible à l'effort général de construction dont notre pays a tant besoin.

Pour mener à bien la tâche, la bonne entente qui existe entre les organisations représentatives des sinistrés et mon administration est indispensable ainsi que le dévouement de tous les agents du ministère, dévouement que l'on veut bien généralement reconnaître malgré certaines défaillances inévitables.

Les chantiers toujours plus nombreux sont le meilleur stimulant de l'opinion publique ; ils montrent que les Français poursuivent sans relâche le relèvement des ruines. Au milieu d'un monde incertain, c'est la plus grande marque que nous puissions donner de notre confiance en la paix.



VOIR L'ENQUÊTE DE ROLAND CADET SUR LES DIVERS PROBLÈMES DE LA RECONSTRUCTION DANS « FRANCE-ILLUSTRATION » DES 20 ET 27 JANVIER

LES AMITIÉS FRANCO-ÉTHIOPIENNES

AVANT DE REGAGNER L'ÉTHIOPIE

S. A. LE PRINCE HÉRITIER ASFAWOSSEN

NOUS EXPRIME SA SATISFACTION DE SON SÉJOUR EN FRANCE

PAR PIERRE BEAUMONT

DANS UNE SALLE DU PALAIS IMPÉRIAL D'ADDIS-ABEBA, S. A. I. LE PRINCE ASFAWOSSEN CAUSE FAMILIÈREMENT AVEC SON FRÈRE, LE DUC DE HARRAR, AUTOUR D'UNE TASSE DE THÉ.

Les amitiés franco-éthiopiennes sont le fruit d'une longue tradition puisqu'elles remontent au XVII[e] siècle. Mais elles se sont scellées de façon indissoluble à la fin du siècle dernier, sous le règne du négus Ménélik, « Lion de Juda », vainqueur des Italiens à Adoua, le grand « rassembleur » des terres de l'Ethiopie, qui lui doit son unité et son indépendance.

Ce pays chrétien, isolé durant des siècles dans sa position inexpugnable, ce monarque intelligent et d'esprit large, grand ami de la France, le fit entrer dans le cycle des nations modernes en supprimant l'esclavage et en établissant des relations diplomatiques normales avec les autres Etats.

Il appartenait à son petit-fils, l'actuel empereur Haïlé Sélassié, alors prince Tafari, de poursuivre, de développer la mission civilisatrice du grand Ménélik, et cela en dépit des agressions, des épreuves et des vicissitudes dont l'Ethiopie a souffert. Régent du royaume, le prince Tafari avait été le premier des descendants de la reine de Saba à franchir les frontières de son pays pour faire connaissance avec le Vieux Monde. En 1924, sa première étape devait être la France, pour laquelle, comme Ménélik, ce prince cultivé témoignait déjà d'une amitié sincère que devait accentuer encore la part prépondérante prise par notre pays dans l'admission de l'Ethiopie à la Société des Nations.

A son tour le fils de S. M. Haïlé Sélassié, l'actuel prince héritier Asfawossen, a entrepris avec les siens, depuis août dernier, un voyage européen qui l'a amené à un long séjour en France. Et c'est à l'hôpital américain de Neuilly que, fin décembre 1950, S. A. la princesse Medferiach, son épouse, a donné le jour à une fille aux yeux noirs dont le nom ne deviendra public qu'après qu'elle aura reçu le baptême au pays de ses parents

Leurs Altesses Impériales, qui voyagent à titre strictement privé, se sont installées, pour les relevailles de la princesse, dans un calme petit hôtel particulier de la rue de Longchamp, où le prince a bien voulu, entouré de sa petite famille, réserver un cordial accueil à *France-Illustration* avant son départ pour l'Ethiopie.

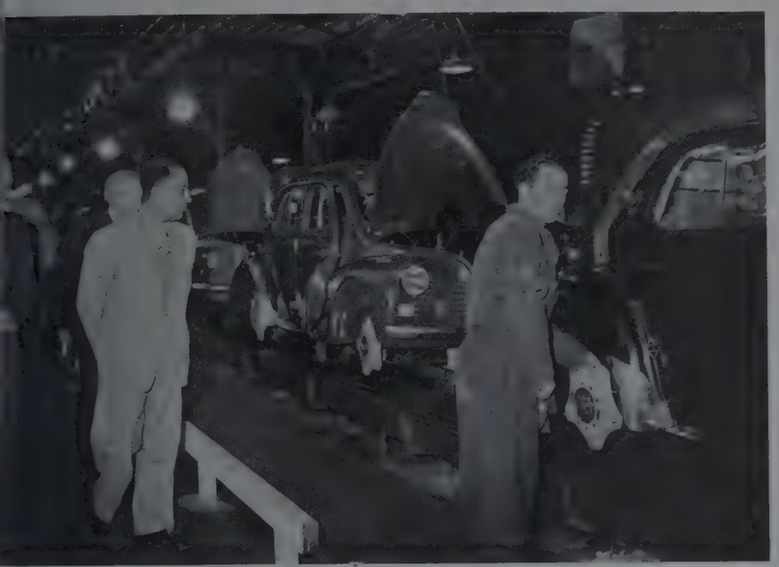
Le prince Asfawossen, qui avait fait connaissance avec Paris en 1932, apprécie les changements survenus depuis lors dans la capitale et notamment le palais de Chaillot. Il nous a fait part de l'excellente impression que lui et la princesse emportent de leur séjour en France et de l'accueil cordial qu'ils ont rencontré, tant à Paris que sur la Côte d'Azur et dans les régions qu'ils ont visitées.

Cette satisfaction, il nous l'a exprimée dans un français impeccable qu'il apprit à Addis-Abeba, où des éducateurs français et anglais surveillèrent ses premières études, qu'il devait terminer en Angleterre. Ajoutons que S. A. la princesse Medferiach, issue d'une noble et vieille famille éthiopienne, parle également notre langue, que lui enseignèrent les religieuses de l'école de Jérusalem, où elle fit ses classes.

Initié de bonne heure à la connaissance des affaires publiques, le prince est un dévoué collaborateur de S. M. Haïlé Sélassié, qu'il accompagna dans son exil en Angleterre après l'occupation italienne.

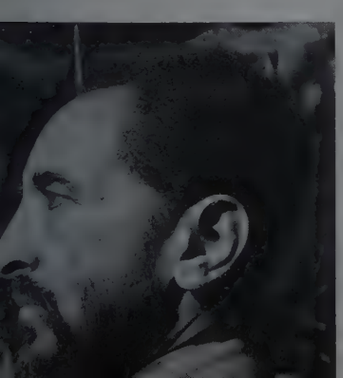
LE PRINCE HÉRITIER ET LA PRINCESSE MEDFERIACH, AVEC LEURS DEUX FILLES, DANS LEUR RÉSIDENCE PARISIENNE DE LA RUE DE LONGCHAMP. A DROITE, LA FILLE AINÉE DU PRINCE, NÉE DE SON PREMIER MARIAGE.

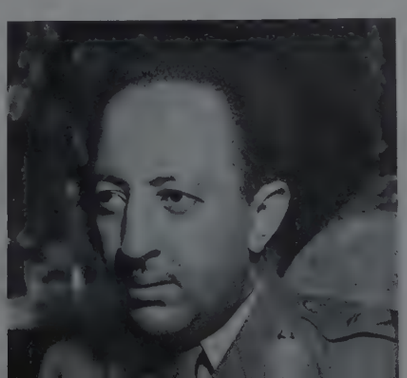
VISITANT RETHONDES, LE PRINCE ÉTAIT ACCOMPAGNÉ DU BARON HÉLY D'OISSEL, DE M. DE LOMBARÈS, DU SOUS-PRÉFET DE COMPIÈGNE ET D'UN ADJOINT AU MAIRE.



S. A. I. ASFAWOSSEN, QUI S'INTÉRESSE AUX TECHNIQUES INDUSTRIELLES, A VISITÉ LES ATELIERS DE PLUSIEURS DE NOS GRANDES USINES D'AUTOMOBILES.

LE PRINCE HÉRITIER ACCOMPAGNE SOUVENT S. M. HAILÉ SÉLASSIÉ, DONT ON ADMIRERA LE NOBLE PROFIL, DANS LES TOURNÉES D'INSPECTION AU COURS DESQUELLES L'EMPEREUR S'ASSURE DU BON ENTRAINEMENT DE L'ARMÉE NATIONALE.





En 1941, alors que l'empereur se préparait à reprendre en vainqueur sa place sur le trône, le prince Asfawossen participa à la lutte contre les derniers occupants en dirigeant l'action des patriotes. Parti de Khartoum, il pénétra en Ethiopie par le Godjam, et c'est lui qui arbora le drapeau éthiopien à Gondar, sur le château édifié au XVII[e] siècle avec les Portugais, alors à la cour du négus, et dont les Italiens vaincus avaient fait le dernier îlot de leur résistance.

Depuis lors le prince héritier, devenu gouverneur de la province de Wollo, participe avec l'empereur à l'évolution remarquable de cette nation d'Afrique dont l'avenir s'inscrit dans sa position géographique. Outre que l'absorption de l'Erythrée lui donne rang de puissance maritime, l'Ethiopie se trouve en effet au cœur des communications entre l'Europe et les continents asiatique et océanique ; de même qu'elle est traversée par la grande voie terrestre du Cap au Caire, et par la transversale Djibouti-A.-E. F.

Sous l'impulsion de son souverain et de ses ministres, l'Ethiopie connaît un essor économique nouveau. L'élevage, la culture des céréales et du café lui permettent de suffire à l'alimentation de ses habitants. Elle s'ouvre de plus en plus à l'industrie et la Banque internationale a fait confiance à son développement en lui accordant un crédit de 7 milliards de dollars pour l'amélioration de ses voies de communication et la création d'une banque agricole. De gros efforts y sont entrepris pour la mise en valeur des richesses abondantes de son sous-sol, l'or et le platine notamment, et pour la prospection des ressources pétrolifères. Aussi bien, durant son séjour en France, le prince héritier s'est-il vivement intéressé, en visitant de grandes usines comme Saint-Gobain et Renault, aux derniers progrès de la technique industrielle, qui le passionne autant que l'économie politique.

D'autre part, étant donné la diversité de ses sites et l'abondance de sa faune, l'Ethiopie se devait de participer à ce développement intensif du grand tourisme que l'Afrique connaît depuis quelques années. Grâce aux perfectionnements de son réseau aérien, à la création de nouvelles routes et d'hôtels confortables, grands touristes et chasseurs de fauves voient s'ouvrir à leur curiosité ce pays par ailleurs si riche en vestiges et en légendes millénaires.

Faut-il ajouter qu'à la lumière des rudes épreuves traversées l'Ethiopie, profondément pacifique, a reconnu la nécessité de mettre sur pied une armée nationale dotée de moyens modernes ? En cas de mobilisation, les réserves seraient rapidement encadrées et les soldats éthiopiens, au courage réputé, sauraient faire front contre toute attaque tentée contre la sécurité de leur pays.

Mais l'Ethiopie, terre chrétienne, entretient les meilleures relations avec ses voisins. L'union entre Ethiopiens et Arabes n'est-elle pas symbolisée par la légendaire aventure de la reine de Saba, Makeda, reine d'Ethiopie, qui se rendit à Jérusalem, attirée par la sagesse du roi Salomon, de qui elle eut un fils, Ménélik I[er], dont les négus se flattent de descendre en droite ligne ! Et les millions de musulmans d'Ethiopie ne jouissent-ils pas des mêmes droits et ne sont-ils pas astreints aux mêmes devoirs que leurs frères orthodoxes, catholiques, protestants et israélites ?

Mais il est un progrès dont le prince héritier ne parle pas sans une légitime fierté, c'est le développement de l'enseignement, qui reste le souci N° 1 de l'empereur son père.

Le pourcentage le plus important du revenu de l'Ethiopie est en effet consacré à l'éducation nationale. L'instruction primaire s'étend maintenant jusqu'aux villages les plus reculés. Des établissements d'enseignement secondaire ont été édifiés et les écoles professionnelles, techniques, commerciales s'ouvrent un peu partout à une jeunesse avide de s'instruire et de se préparer à la vie.

De cette œuvre civilisatrice et humaine la France prend sa part, car l'amitié entre les deux pays se traduit par une progression constante des relations culturelles. Le gouvernement impérial a accordé un intérêt tout particulier à la création du lycée de la Mission laïque française ouvert en 1948 à Addis-Abeba. Celui-ci est fréquenté par un millier d'élèves, dont beaucoup viendront parfaire leurs études dans nos grandes écoles ou à Saint-Cyr, qui déjà compte maints anciens élèves parmi les officiers supérieurs de l'armée éthiopienne.

Au cours d'une mission qu'il vient d'accomplir à Addis-Abeba à la demande du gouvernement impérial, le professeur Vallery-Radot, de l'Académie française et de l'Académie de médecine, a décidé la création d'un institut Pasteur, et la France apportera ainsi une large contribution à l'œuvre scientifique, sanitaire et prophylactique qui se poursuit en Ethiopie.

Le prince héritier nous a confié la satisfaction qu'il ressent devant pareille collaboration et son désir de voir ces relations culturelles essaimer à travers son pays. C'est d'ailleurs avec regret qu'à Addis-Abeba on a dû renoncer momentanément à la visite promise par le président Herriot en raison des obligations qui le retiennent actuellement en France.

Il nous reste à souhaiter que les relations commerciales entre la France et l'Ethiopie connaissent un jour le même essor, car il n'existe pas encore de traités commerciaux entre les deux nations. Or l'intérêt de la France, puissance méditerranéenne et africaine, n'est certes pas d'abandonner les marchés éthiopiens à l'activité des firmes américaines, anglaises ou... italiennes !

C'est le vœu qu'en prenant congé de la famille princière nous nous sommes permis de formuler devant le prince Asfawossen, que nous avons laissé aux derniers préparatifs de son voyage de retour vers son pays où, aux côtés de S. M. Haïlé Sélassié, il continuera à travailler de toutes ses forces pour faire de l'Ethiopie une grande nation modernisée, prospère et tolérante à tous.

L'OPINION DE GEORGE ADAM

SUR « LA SECONDE » ET « L'ILE HEUREUSE »

IMAGINEZ un auteur dramatique, Farou, marié depuis une dizaine d'années à une charmante femme sensiblement plus jeune que lui, Fanny. D'un premier mariage il a un fils, Jean, qui est en train de découvrir l'amour en tournant autour des jupes de Jane Aubaret, la fidèle secrétaire de son père. Fanny et Jane, liées par une sincère amitié, entourent de soins l'insupportable Farou et ferment les yeux sur ses fredaines. Mais un jour Fanny, à qui son beau-fils, par dépit amoureux, a fait entr'ouvrir les yeux, les ouvre tout à fait devant l'évidence d'un baiser surpris : Jane est la maîtresse de son mari. Oh ! une maîtresse peu encombrante, qui se tient à une place modeste, mais une maîtresse tout de même. Entre les deux femmes l'explication pourrait tourner à l'orage, car Fanny, malgré ses apparences de chatte indolente, risque de montrer des griffes fort acérées. Mais quoi ! nous sommes à la veille de la création d'une nouvelle pièce de Farou ; les nerfs de ce diable d'homme sont en pelote et il en use habilement ; on ne peut tout de même pas l'accabler. Et après avoir eu l'intention de quitter la place et de s'effacer devant Fanny, la « seconde Mme Farou » — comme disent autour d'eux les mauvaises langues — finit par s'entendre à demi-mot avec la légitime pour continuer le ménage à trois.

Quel magnifique roman, dira-t-on, une Mme Colette, avec son art exquis des demi-teintes, ses silences éloquents et l'incomparable magie de son style... ne tirerait-elle pas d'un pareil sujet ? Mais le porter à la scène ? N'aperçoit-on pas tout de suite qu'à moins d'un miracle nous avons de fortes chances de nous voir ressusciter un nouveau Porto-Riche ?

Inutile, bien entendu, de poursuivre davantage la fiction : il s'agit effectivement d'un très beau roman de Mme Colette : *la Seconde,* hélas ! découpé en quatre tableaux et planté sur le plateau du Théâtre de la Madeleine par Mme Colette elle-même et M. Léopold Marchand.

Pour ceux qui ont lu et aimé le roman, qu'en reste-t-il ? Mais tout juste ce que j'ai raconté plus haut du sujet, et pas davantage : une histoire qui n'a même pas le mérite d'être palpitante. Où est donc passé ce frémissement qui gonflait chaque page comme le vent, une voile ? Et cette sorcellerie qui dressait devant nos yeux, craquants de vie, les membres de la tribu Farou, elle a donc perdu tous ses pouvoirs puisque nous ne voyons plus que quelques pantins ?

Et pour ceux qui n'ont pas lu *la Seconde,* c'est peut-être pire encore. Ils se trouvent devant une ébauche de pièce, sans vie, sans âme, aux répliques plates, dont les actes piétinent puis se succèdent sans aucune nécessité intérieure. Signée d'un nom inconnu, *la Seconde* ne ferait pas dix représentations, à supposer même qu'il se soit trouvé un directeur pour la monter et des comédiens pour la jouer.

Une bonne pièce peut résister à de mauvais acteurs. Mais d'excellents interprètes ont beau déployer efforts et talent, ils ne peuvent faire qu'un tissu lâche, dont le fil craque de partout, acquiert soudain les vertus d'une étoffe soignée. Ceux que M. Jean Wall, le metteur en scène, a dirigé font de leur mieux, mais comme ils ne sont portés ni par le texte (aussi peu théâtre que possible) ni par l'action nous les sentons souvent gauches ou gênés.

Ce n'est pas, par exemple, que Mlle Maria Casarès n'ait pas compris le caractère de Fanny. Cette actrice qui a fait si souvent la preuve de son intelligence et dont la sensibilité est si grande qu'on la voit toujours tendue à se rompre, *pouvait* être Fanny avec son visage pointu, son allure féline, sa voix un peu rauque et charnelle. Mais il y avait si peu de rôle ! Et Mlle Hélène Perdrière, dont le jeu est toujours un modèle de discrétion et de finesse, elle *pouvait* être la Jane Aubaret du roman. D'où vient qu'elle l'est si peu ? N'est-ce pas parce que le passage du roman à la scène ayant fortement gommé le personnage il n'existe plus qu'à l'état de traces ? Quant à M. André Luguet, sauf dans la belle scène où père et fils Farou amorcent ensemble une entente à base de muflerie et d'exploitation des femmes, lui non plus n'est pas à l'aise.

On peut se montrer d'autant plus sévère à l'égard d'une pièce de Mme Colette, que, malgré soi, on en attendait beaucoup et, en particulier, ce plaisir d'une qualité fort rare que procurent les livres de cet écrivain, l'un des plus grands d'aujourd'hui. A l'égard de M. Jean-Pierre Aumont, et de sa pièce *l'Ile Heureuse,* l'exigence est d'un ordre tout différent.

On se souvient que, tout en poursuivant sa carrière d'acteur, J.-P. Aumont a fait avec *l'Empereur de Chine* de très honorables débuts d'auteur dramatique. Il y avait plus que des promesses dans cette comédie habilement combinée et d'un débit très scénique. Si elle ne développe pas ces promesses, *l'Ile Heureuse* n'en montre pas moins que J.-P. Aumont a assoupli ses dons.

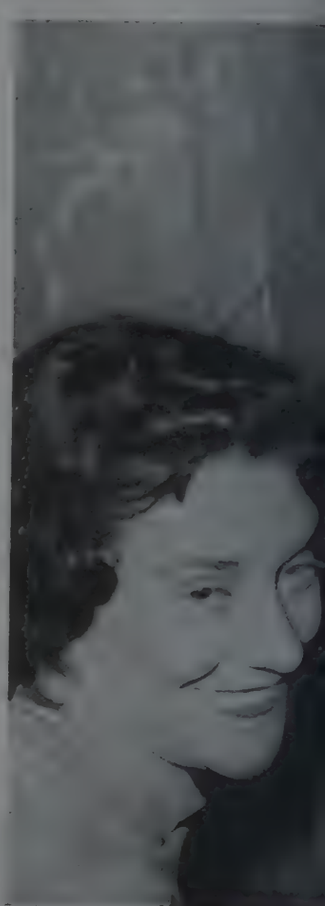
Il ne s'agit en fait que d'une esquisse, tracée parfois d'un crayon trop léger, qui vise à la satire des milieux de cinéma. Si l'intrigue est fort mince — l'histoire des vicissitudes, à travers auteur et réalisateurs, d'un scénario qui *deviendra* peut-être un film — la peinture est presque toujours aussi amusante que vraie. Le milieu qui y est décrit est situé à Hollywood, mais on peut aussi bien le retrouver dans certains bureaux ou bars des Champs-Elysées.

Mme Maria Montez est, avec un naturel qu'elle n'a nullement besoin de forcer, la grande vedette qui fait la loi dans les studios ; M. Jacques Morel, avec une force explosive, un producteur dont la curieuse conception du cinéma reflète bien ses confrères de la réalité. M. Robert Murzeau, en impresario, en « remet » un peu trop pour mon goût. Mais Mlles Claire Duhamel et Janine Clarville campent des silhouettes bien agréables à tous les points de vue.

(Par intérim.)

DE GAUCHE A DROITE : JEAN COTTYN, ÉTUDIANT THÉOPHILIEN, DIT SON COMPLIMENT A COLETTE ; PIERRE BLANCHAR, DANS SA LOGE ; COLETTE, AVEC SA FILLE BEL GAZOU, M. ANDRÉ BRULÉ ET LÉOPOLD MARCHAND, ADAPTATEUR DE « LA SECONDE ».

COLETTE



HENRI BERNSTEIN FÉLICITE Mme ANDRÉE LUGUET ; COLETTE TAPOTE AFFECTUEUSEMENT LE MENTON DE SON INTERPRÈTE, ANDRÉ LUGUET ; LE RIDEAU S'EST BAISSÉ ET COLETTE ACCUEILLE MAINTENANT LE BRILLANT TRIO DE « LA SECONDE » ;

VARIÉTÉS ET MONDANITÉS

NE tirez pas sur le soiriste !

Il a mis de l'ordre dans ses notes et, malgré deux générales en quarante-huit heures, il s'efforcera de ne pas confondre ceux qu'il vit à *l'Ile heureuse* et ceux qu'il aperçut à *la Seconde.*

Délaissant pour un soir son appartement de la rue de Beaujolais, Mme Colette se rendit au théâtre de la Madeleine, où, d'une avant-scène, elle assista à la représentation de son œuvre.

A un changement de décor nous eûmes la joie et la surprise d'entendre au haut-parleur la voix bourguignonne de Mme Colette dans un texte qu'elle avait enregistré.

Evoquant sa carrière de critique dramatique... Mme Colette avoua s'être parfois ennuyée à des pièces, mais jamais pendant les entr'actes.

L'entr'acte..., mais c'est la raison d'être du soiriste. Le stylo en bataille, l'oreille rôdeuse et l'œil fureteur, il doit être partout à la fois, il doit tout voir et tout entendre. Il ne se détend que pendant les actes.

Pour *la Seconde,* le quai Conti avait délégué Jules Romains, Georges Duhamel, Maurice Garçon et le professeur Mondor, et les Goncourt étaient représentés par Philippe Hériat et Roland Dorgelès.

S. A. I. le prince Napoléon assistait à cette générale, qui se termina par le speech d'un jeune étudiant des « Théophiliens » de la Sorbonne, qui offrit une gerbe de roses à Mme Colette, très émue.

Au théâtre Edouard-VII, le gala de *l'Ile heureuse* est particulièrement brillant. On sent que Blanche Montel a « supervisé » la composition de la salle.

ACCUEILLE LES DEUX ACADÉMIES

MARIA CASARÈS, AUX CHEVEUX COURTS; ANDRÉ LUGUET, QUI CAMPE UN AUTEUR DRAMATIQUE (N'A-T-IL PAS ÉCRIT « LA PATRONNE » ?), ET HÉLÈNE PERDRIÈRE, L'ÉMOUVANTE « SECONDE », L'INDISPENSABLE SECRÉTAIRE DU GRAND AUTEUR.

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Tout le monde ce soir semble heureux. Jacques Fath, Jacques Heim, Jean Dessès et Marcel Rochas voisinent à l'orchestre. Ils ont le sourire. Et chacun pense : « Ma collection sera meilleure que la sienne ! »

Le général Kœnig sourit parce qu'il se détend ; Françoise Rosay, parce qu'elle va créer *l'Oncle Harry* à Paris ; Michèle Morgan et Henri Vidal, parce qu'ils sont heureux ; François Périer et Marie Daems, parce que c'est leur soir de relâche.

D'ailleurs mes affirmations sont vexantes pour Jean-Pierre Aumont, les invités sourient parce que, en gens bien élevés, c'est leur façon de rire et que *l'Ile heureuse* est une pièce gaie.

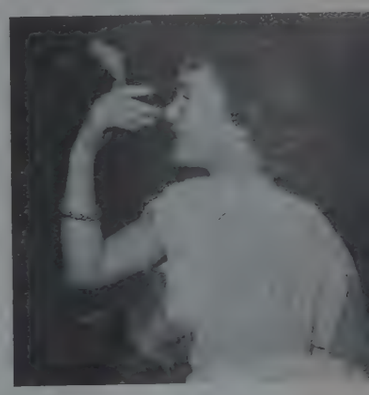
M. Fourré-Cormeray, qui préside aux destinées de notre cinématographie, n'eut pas à intervenir pour sauvegarder la réputation de nos producteurs : celui qui nous est dépeint par Jean-Pierre Aumont est si nettement hollywoodien qu'il ne saurait être confondu avec ceux qui hantent habituellement le Fouquet's.

Pour applaudir cette satire cinématographique on avait fait appel à des compétences, car nous vîmes aussi Simone Simon, Renée Saint-Cyr, Danièle Delorme, Jean Cocteau, Jacqueline Audry, Denise Tual, André Paulvé, Claude Heymann, Arlette Marchal, Arlette Mery, Gilbert Gil..., enfin, de quoi faire un très beau film.

Jean-Pierre Aumont, qui joue actuellement *l'Homme de joie* sur la Côte d'Azur, était arrivé à midi le jour de sa générale. Réclamé par le public, il parut en scène à l'issue de la représentation, puis il s'en fut danser avec Maria Montez chez Carrère, où l'accompagnèrent François Périer, Marie Daems, son frère Poum, les sœurs de Maria et Blanche Montel, Paulette Dorisse et Lulu Watier.

ENTRE DEUX AVIONS, JEAN-PIERRE AUMONT EST VENU DE NICE ASSISTER A LA PREMIÈRE DE SA PIÈCE ET AU SUCCÈS DE SA RAVISSANTE FEMME, MARIA MONTEZ.

L'ILE HEUREUSE N'ÉTAIT PAS DÉSERTE



SIMONE SIMON ET DANIÈLE DELORME, QUI SERA LA « COLOMBE » DE JEAN ANOUILH, AFFICHENT UN BEL OPTIMISME ET S'AMUSENT A « L'ILE HEUREUSE ».

CI-DESSUS, A GAUCHE : Mme CLAUDE ALPHAN. LE GÉNÉRAL ET Mme KŒNIG (J.-P. AUMONT SERVIT SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL.) CI-DESSOUS : ARLETTE MARCHAL, FRANÇOISE ROSAY, H. VIDAL, MICHÈLE MORGAN ET J. COCTEAU.

CIRQUE ET MUSIC-HALL

GRANDE PREMIÈRE A MÉDRANO

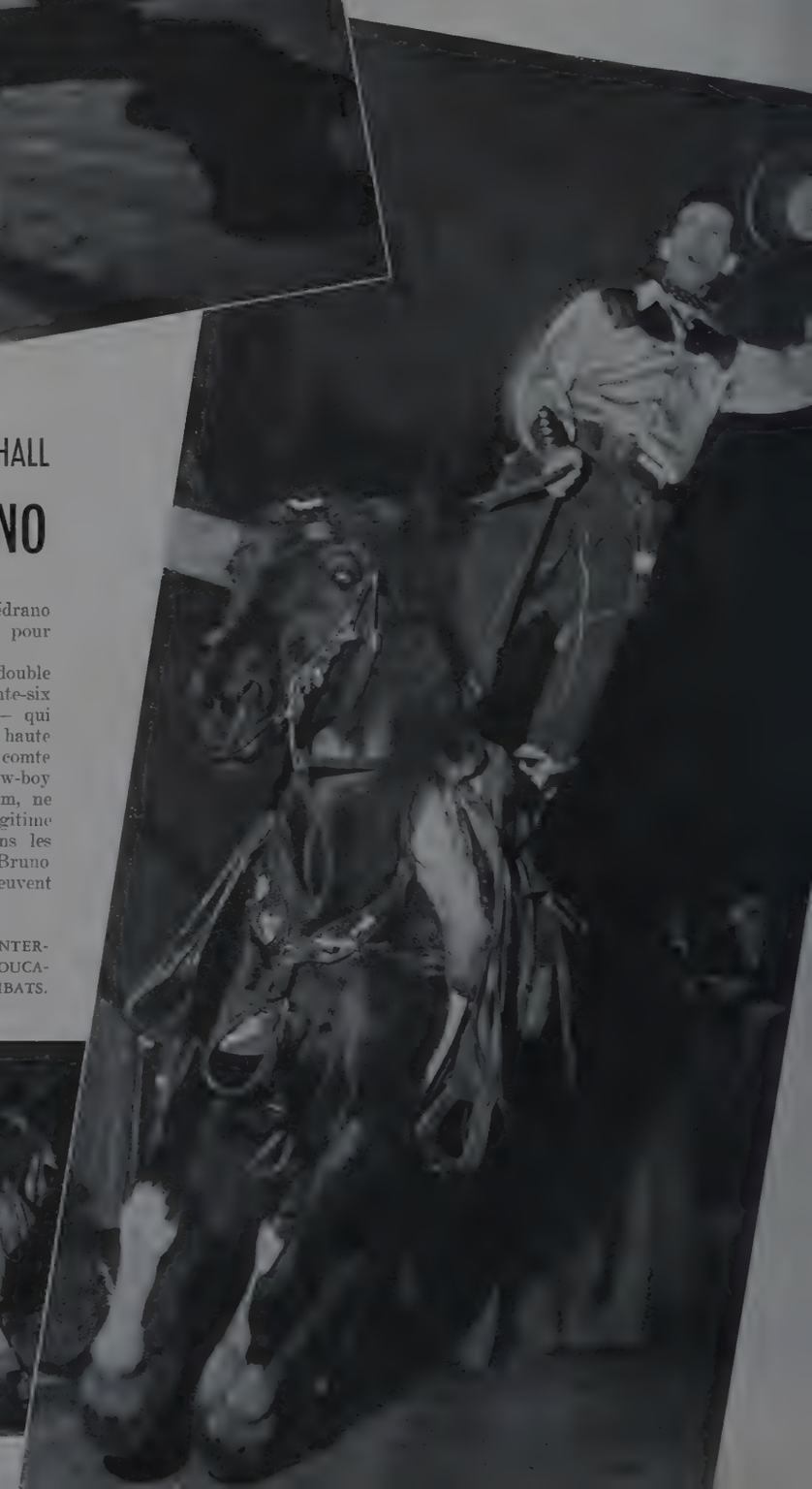
Le cirque évolue. Revenu pour quelque temps de Los Angeles, Jérôme Médrano veut apporter une formule nouvelle, et je ne sais que des esprits attardés pour s'en plaindre. *Panta rhei.* C'est la loi.

« Hollywood rythm extravaganza » propose, sur la piste montmartroise, un double spectacle dont les éléments s'enchevêtrent et se font mutuellement valoir. Trente-six danseuses choisies — douze Américaines, douze Anglaises, douze Françaises — qui confondent, en les opposant avec bonheur, leurs techniques particulières. Toute la haute école, magnifiquement représentée par la comtesse Benji, en amazone, et le comte Jean-Yves de la Cour ; ni la voltige équestre, que pratique avec maîtrise le cow-boy Lance King, ni les reprises au panneau restituées enfin par la juvénile Myriam, ne manquent à la fête. Rose Gold, après une longue absence, retrouve l'admiration légitime du public grâce à ses échappements vertigineux, grâce à cette suspension dans les talons en « grand ballant » exécutée avec une aisance miraculeuse. Au tapis, les Bruno se livrent à des démonstrations de « main à main » dont les prouesses et le style peuvent satisfaire les amateurs les plus pointilleux. Diane Robinson pratique l'attendrissante discipline de la boule, qu'elle truffe de trouvailles personnelles, et s'affirme en outre une bonne disloquée.

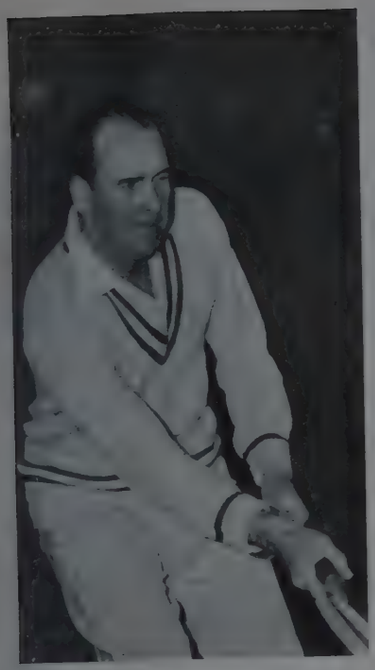
La délicieuse Lona Rita montre des déboulés et des pirouettes « en dehors » impeccables, monte un équilibre sur table d'où elle se laisse choir en grand écart, ce qui ne me paraît pas une mince prouesse. Apparition rayonnante, la vedette américaine Ffolliett promène à travers cette « Extravaganza » son extravagance racée, nerveuse et distinguée comme un pur sang. Enfin, Peg Leg Bates, roi du « tap-dance », fait des prodiges, encore qu'il soit unijambiste, et cette particularité, qui n'a rien de pénible, il s'en faut, le désigne fort justement aux acclamations quotidiennes.

Les costumes sont beaux, les couleurs, choisies avec goût. Si l'ensemble paraît touffu, c'est par excès de richesses. La tentative en coup de fouet sur le train-train habituel du cirque peut-elle infuser à celui-ci quelque chose de neuf ? On veut le croire.

PEG LEG BATES (CI-CONTRE), HALLUCINANT D'ÉQUILIBRE. LANCE KING, LE COW-BOY, SALUE COMME AU FAR-WEST UN PUBLIC RAVI (CI-DESSOUS).



DE GAUCHE A DROITE : TROIS BELLES FILLES QUI RÉALISENT UNE ENTENTE INTERNATIONALE, JOLIE FRANÇAISE, AMERICAN BEAUTY ET GIRL BRITANNIQUE. DES BOUCANIERS A FAIRE RÊVER AUX GRANDES AVENTURES LES AMATEURS DE GALANTS COMBATS.



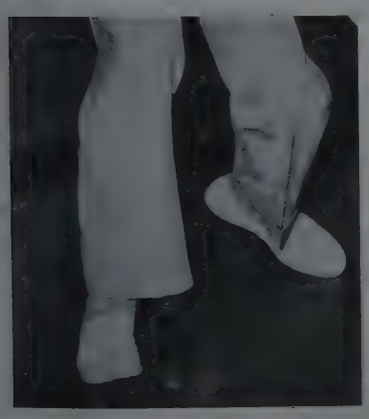
PETRA EN PLEINE ACTION AU COURS DU MATCH QUI L'OPPOSA A VISSAULT.

TENNIS

DEVANT VISSAULT, PÉTRA A CONFIRMÉ SA SUPÉRIORITÉ

YVON PÉTRA, qui enseigne depuis deux ans le tennis à Chicago, est venu passer quelques mois en France ; point besoin de dire que ses nombreux camarades lui réservèrent l'accueil le plus cordial ; désireux de leur montrer qu'il n'avait rien perdu de ses immenses moyens, il les convoqua à une exhibition.

La rencontre fut chaleureusement accueillie ; Vissault, malgré son talent, fut bousculé par le géant, qui serait incontestablement le numéro 1 de la Fédération française s'il était resté amateur ; mais affirmer que cette manifestation fut extrêmement brillante serait flatter la vérité : le tennis pratiqué, malgré sa haute qualité, resta comme étriqué sur un court dont les reculs étaient notoirement insuffisants ; la salle de l'Elysée-Montmartre ne saurait être le cadre d'un match de grande envergure ; en outre les Parisiens ne montrent qu'un empressement limité envers les manifestations professionnelles. La popularité de notre sympathique géant, son titre même de vainqueur de Wimbledon n'ont pas attiré la foule des grands jours. Pétra mérite pourtant d'obtenir la meilleure réussite : c'est le vœu que tous les vrais sportifs forment pour lui.



APRÈS SA VICTOIRE DANS L'ÉPREUVE DE FOND, ANDERSON SE DÉSALTÈRE.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

UNE VICTOIRE INATTENDUE A GARMISCH-PARTENKIRCHEN

C'EST sous une pluie intempestive que le stadium de Garmisch a inauguré son meeting. Les sauts nocturnes en constituaient l'ouverture, le spectacle fut complètement gâché. Et c'est sous la même pluie incessante que devait se courir, le lendemain, l'épreuve de fond sur 18 kilomètres. Les Nordiques devaient s'en accommoder mieux que la plupart de leurs concurrents, et la Suède et la Finlande s'attribuaient les sept premières places. Ce fut cependant à la stupéfaction générale qu'un jeune bûcheron suédois, Sigurd Anderson, nouvellement sélectionné, mais complètement inconnu, s'attribua la victoire.

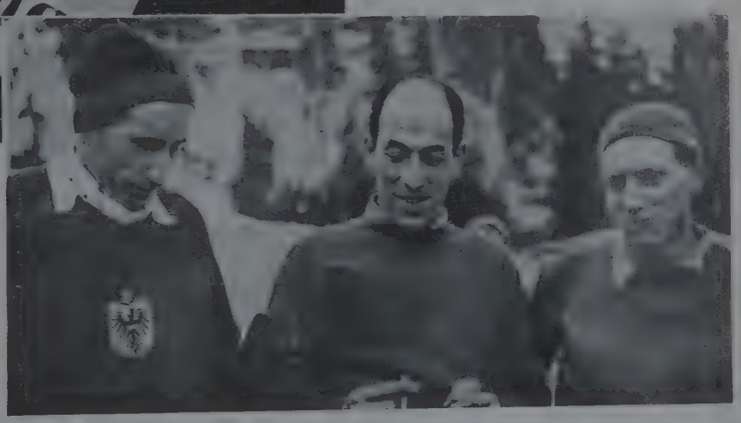
Le premier des Français était Benoît Carrara, qui se classait 8e ; le deuxième Français, Maudrillon, classé 10e, s'est montré en gros progrès.

En slalom, l'Autrichien C. Pravda a devancé très nettement ses adversaires, l'Italien Zeno Colo, de plus en plus redoutable, et Gartner et Monti.

En descente, nouvelle victoire de l'Autriche avec Engelbert Haider, qui avait soigneusement étudié les accidents de la piste, très variables selon les dénivellations ; mais l'Italien Zeno et notre James Couttet, 2e et 3e à quelques dixièmes de seconde à peine, peuvent être non moins fiers de leur performance ; ces trois champions devaient battre d'ailleurs le record de la piste.

Sanglard, Oreiller et de Huertas sont dans les quinze premiers sur cinquante-quatre concurrents ; nos couleurs, on le voit, furent bien représentées.

Chez les dames, Jacqueline Martel a fini troisième, assez loin des deux premières, mais très courageusement, car Mirl Buchner et Lia Leismuller, qui la devançaient, s'entraînent sur la piste et en connaissent les moindres détours.



DEUX VEDETTES : PRAVDA ET COLO ; UN ESPOIR : LE JEUNE ITALIEN MONTI.

RUGBY

LES GALLOIS FAVORIS DU TOURNOI DES CINQ

QUE le Pays de Galles fût le favori de sa première rencontre dans le tournoi des Cinq-Nations en face de l'Angleterre ne pouvait surprendre personne ; son capitaine, Gwilliam, avait la bonne fortune d'avoir conservé intacte, pour ainsi dire, l'équipe avec laquelle il avait triomphé l'année dernière, alors que l'Angleterre, privée de son chef, malade, en avait été réduite à tenter une expérience que seul un miracle pouvait tirer d'affaire ; elle ne comptait pas moins de dix nouveaux promus en son équipe, sa cohésion ne pouvait manquer d'être insuffisante ; de fait, les Gallois, du commencement à la fin, ont mené la danse à leur guise, avec une organisation parfaite ; le score de 23 à 5, par lequel s'est traduit le résultat final, constitue pour leur adversaire un véritable désastre ; la foule — plus de 50.000 spectateurs — ne ménagea pas cependant ses applaudissements aux vaincus, dont le courage fut surhumain.

Après une démonstration de pareille envergure il semble inutile de dire que le Pays de Galles a toutes les chances de renouveler son succès de l'an dernier dans le tournoi des Cinq. Avec une belle sportivité, tous les critiques britanniques ont reconnu que jamais leurs représentants n'avaient reçu pareille « leçon ».

LE GOLF DE LA BOULIE N'EST PAS MORT

NOUS sommes à même de confirmer la résurrection du golf de la Boulie, grâce à la diligente initiative du comité du Racing Club de France. Mais nous nous empressons de faire savoir aux divers intéressés qui nous ont écrit à ce sujet que le club-house et le terrain ne pourront être ouverts aux joueurs avant l'an prochain ; ils ont subi les plus graves ravages. On prête aux nouveaux dirigeants du club l'intention de compléter par une piscine la nouvelle et magnifique installation de la Boulie.

NATATION

ALEX JANY RETROUVE EN AUSTRALIE SA MEILLEURE FORME

LOIN de nous l'intention de jeter le moindre discrédit sur l'entraîneur d'Alex Jany, mais la forme de notre champion n'a jamais été plus brillante que depuis que, nouvellement marié, il s'est confié aux mains de sa jeune femme. Parti pour l'Australie, il bat aussitôt et le champion australien Frank O'Neill et le record local.

Nous voilà loin des déceptions qu'il nous avait causées aux derniers Jeux olympiques.

PETITES CHRONIQUES

La mosquée Sayerdna Hussein, où ont eu lieu les funérailles de René Guénon.

RENÉ GUÉNON

Je me suis trouvé au Caire quand René Guénon y est mort, le 7 janvier. La nouvelle de cette mort n'a été divulguée qu'après les obsèques. Alors seulement a pris fin le secret farouche dont s'était enveloppée la vie d'un des philosophes les plus originaux de notre époque.

Ce Français, né à Blois, s'était converti à l'Islam. Il était déjà musulman quand, venant, je crois, du Maroc, il arriva en Egypte en 1930, âgé d'un peu plus de quarante ans. Ce fut pour y disparaître à tous les regards, pour s'y dérober à toute approche. Son domicile même n'était connu que de rares amis. Sa porte ne s'ouvrait à personne. Il était devenu Abd el-Wahed Yehia, mari d'une musulmane, qui lui a donné trois enfants.

Cependant, il continuait ses travaux, c'est-à-dire l'étude des doctrines ésotériques d'Orient et d'Occident. On a dit que, malgré sa conversion à l'Islam, il était plutôt porté vers la spiritualité indoue. La vérité est qu'il s'attachait à retrouver une doctrine essentielle, qu'il croyait antérieure et supérieure à toutes les religions, et dont il pensait que les religions gardent des traces diverses et plus ou moins pures. Il a exprimé ces idées

Dans le cimetière musulman de Darrassa, cette mosquée est le tombeau de la famille Mohamed Ibrahim où repose le corps de René Guénon.

non seulement dans ses livres, mais dans la revue qu'il dirigeait et qui s'appelle *Etudes traditionnelles*.

Cependant, c'est bien dans la religion musulmane que René Guénon est mort, en murmurant - dans son dernier souffle : « Allah ! Allah ! » Les dernières prières ont été dites sur son corps dans la mosquée Sayerdna Hussein. Et il repose, au cimetière de Darrassa, dans le tombeau de la famille de sa femme, Fatma Ibrahim Mohamed. J'ai pu, au lendemain de sa mort, parcourir ces dernières étapes de l'écrivain, qui a voulu être éternellement fidèle au refuge spirituel qu'il avait choisi.

ANDRÉ ROUSSEAUX.

LE BRÉSIL HONORE DESCARTES

Le troisième centenaire de la mort de Descartes vient d'être l'objet d'une célébration solennelle à l'Académie des sciences de Rio de Janeiro.

En présence de l'ingénieur René Descartes, de Garcia Paula et d'une brillante assistance, les orateurs de l'Académie ont mis en relief dans leurs discours la contribution du grand Français à la philosophie, à la géométrie, à la mécanique et à la sociologie, saluant en sa pensée une des expressions les plus hautes du génie humain.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA YOUGOSLAVIE :

Evgueniyé Yourichitch, *le Procès Tito-Mihaïlovitch* (Société d'Editions françaises et internationales, 192 pages). L'auteur est un jeune journaliste qui prit une part active au maquis du général Mihaïlovitch et appartient aujourd'hui au comité directeur d'un mouvement jeune-démocrate serbe. Il ne cherche pas ici à anticiper sur le jugement de l'histoire touchant la condamnation du général, mais à analyser le problème juridique qu'elle soulève.

A ce propos, il relève la confusion qui résulte du fait que deux mondes antagonistes usent des mêmes mots pour désigner des notions contradictoires : démocratie, liberté, droit, etc.

« La loi, a dit Vychinski, n'est pas autre chose que l'expression de la politique du parti : en cas de contradiction entre la loi et la ligne générale du parti, le juge doit faire abstraction de l'application de la loi pour obéir d'une manière absolue aux directives du parti. » Ce système va à l'encontre de tout ordre juridique, puisqu'il sacrifie la recherche de la vérité à l'idéologie dont l'Etat est la personnification.

M. Yourichitch retrace les origines de la guerre civile, succédant, en Yougoslavie, par la volonté des communistes, à la guerre nationale, et qui opposa les « tchetnitsi » de Mihaïlovitch aux « partisans » de Tito. Jamais, dit-il, le général et son armée n'entrèrent en contact avec les collaborationnistes serbes. Le peuple serbe fut représenté dans son mouvement de résistance par tous les partis — sauf l'extrême droite et l'extrême gauche. Mais la propagande de Tito s'appliqua à discréditer une concurrence patriotique. Les Alliés abandonnèrent Mihaïlovitch, dont le procès fut celui des adversaires du communisme, assimilés pour les besoins de la cause aux criminels de guerre.

Il conclut que la revision du procès du soldat qui fut « le premier résistant de l'Europe » incombe à l'O. N. U., au nom des Droits de l'Homme, et devrait inaugurer une revision générale des condamnations prononcées en violation de ces droits par la « justice » des régimes totalitaires.

LA VIE POLITIQUE FRANÇAISE :

Michel Debré, *la République et son pouvoir* (Nagel, 208 pages). Nous sommes, dit l'auteur, à mi-chemin du XX^e^ siècle. Les cinquante années qui nous restent à parcourir verront peut-être l'échec décisif du régime républicain. La France vit depuis 1870 sur les mêmes principes et les mêmes institutions. Au cœur de son drame constitutionnel gît la contradiction entre la liberté, idéal de sa politique, et l'autorité que réclament l'évolution du monde et la sauvegarde des citoyens. Le pouvoir central a besoin d'être « repensé ».

C'est l'objet de ce livre, où la hardiesse de pensée s'allie à une profonde expérience politique.

M. Michel Debré passe en revue tous les éléments d'une « reconstruction » : définition du gouvernement, délégation et représentation du pouvoir, administration, libertés régionales, etc. Après une critique serrée des erreurs sur lesquelles s'est formée la IV^e^ République, il propose un ensemble de réformes : abandon du scrutin proportionnel (qui aboutit à la suppression de toute majorité réelle et à la fragilité du pouvoir) ; assainissement des mœurs parlementaires ; attributions nouvelles du chef de l'Etat ; élu sur une base élargie ; statut de la fonction publique ; Chambre haute, distincte de l'ancien Sénat et du Conseil actuel ; décentralisation départementale, etc.

Mais, avant tout, redressement de l'esprit public. « Notre République, dit l'auteur, n'a plus de souffle. » C'est son âme qu'il importe de refaire, en remontant aux sources et en s'inspirant de l'évolution du monde actuel. Nous devons tendre à une confédération des nations de même idéal et de même structure, c'est-à-dire vers un pouvoir supérieur aux Etats libéraux actuels, mais sur la base de solides fondements nationaux.

ALBERT MOUSSET.

FILMS DE MER ET D'OUTRE-MER

Le spectacle qui accompagna le tirage de la seconde tranche 1951 de la Loterie nationale avait attiré à la salle Pleyel un nombreux public. Organisé par la Ligue maritime et coloniale française, il fut présenté par M. Vatin-Pérignon, président de cette association.

M. A. Petit commenta le film *Découverte du monde sous-marin*, qu'il a réalisé sur les côtes de Corse et qui offre de belles visions des habitants de la mer. C'est le premier film en couleurs qui ait été tourné sous les eaux. M. Petit décrivit les difficultés que rencontrent les chasseurs sous-marins qui ne peuvent utiliser que des harpons et n'ont à compter que sur les ressources de leur seule respiration, les fusils à air comprimé et les scaphandres individuels leur étant rigoureusement interdits.

M. Henri Mourgues présenta ensuite le film *Grandes Chasses africaines*, qu'il tourna dans la région de Fort-Archambault et qui permit d'admirer, autant que les couleurs et les qualités techniques de la bande, le courage et le sang-froid du réalisateur. Les scènes où l'on voit l'homme aux prises avec les grands fauves — éléphants, buffles, lions, phacochères — alternent avec de gracieux passages d'antilopes, des vols d'oiseaux et avec les épisodes vraiment infernaux d'un incendie de brousse.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Le général Dutra, président de la République brésilienne, a nommé grand-croix de l'ordre national du Mérite S. E. M. de Souza-Dantas, qui avait déjà été inscrit au livre du Mérite sous la présidence de M. Vargas.

La conclusion du nouvel accord commercial franco-argentin a donné lieu à une cérémonie officielle à laquelle le président Perón avait tenu à assister en personne. Notre photographie montre M. Guillaume Georges-Picot, ambassadeur de France à Buenos-Aires, apposant sa signature au bas du document.

A LA MÉMOIRE D'UN HÉROS

Le 11 janvier a été commémorée la mort héroïque du colonel Colonna d'Ornano, l'un des premiers soldats de la France libre, qui tomba à l'assaut de Mourzouk, au cours de l'une des campagnes organisées contre le Fezzan italien par le général Leclerc. La comtesse Colonna d'Ornano a fleuri la tombe du grand soldat, qui a été inhumé avec ses compagnons d'armes.

NÉCROLOGIES

La duchesse d'Aoste

La duchesse douairière d'Aoste, née princesse Hélène d'Orléans, est décédée près de Naples, en sa villa de Castellamare, à l'âge de quatre-vingts ans. Née en Angleterre à Twickenham, la duchesse était la fille du comte de Paris et de la princesse Isabelle d'Orléans. Elle avait épousé en 1895 Emmanuel-Philibert, prince de Savoie-Aoste, qui commanda la III^e^ armée italienne en 1914-1918. De ce mariage la duchesse avait eu deux fils : le prince Amédée, qui fut vice-roi d'Ethiopie et mourut en 1942 dans un camp de prisonniers à Nairobi, et le prince Aimone, mort en 1946 à Buenos-Aires, en exil. La duchesse, qui avait dirigé la Croix-Rouge italienne pendant les deux guerres mondiales, avait épousé en 1936, en secondes noces, le colonel Ciampini.

Charles Kœchlin

Charles Kœchlin disparaît à quatre-vingt-quatre ans. Il semblait éternel, le « père Kœchlin », comme disaient familièrement les habitués des concerts, à qui sa haute silhouette, sa barbe fleuve, son allure tolstoïenne étaient depuis longtemps amicales. Elève de Fauré, il fut un des plus savants théoriciens de la musique ; dédaigneux du majeur et du « mineur bâtard », il s'attacha principalement à l'étude et à l'emploi des modes, et ses recherches ont contribué à l'élargissement d'un champ d'expériences dont profitent maintes de nos écoles contemporaines. Sa production, considérable, déconcerte toute classification : tonales, polytonales ou atonales, partitions symphoniques et chorégraphiques, musique de chambre, musique vocale et instrumentale, manuscrites pour une grande part, demeurent encore à exploiter. Mais le savoir immense de Charles Kœchlin ne s'exerça jamais au détriment de la sensibilité ; il laisse le souvenir d'un homme pur, sage et bon, d'une attachante personnalité dominée par la foi en son art.

L. MAURICE-AMOUR.

UN THÉATRE FERME

L' « American Theater of Paris » vient de fermer ses portes. Cette entreprise sympathique n'a pas rencontré le succès matériel qui lui eût permis de durer. L' « American Theater » se proposait d'être à Paris une scène de langue anglaise donnant un répertoire américain caractéristique. Les organisateurs doivent renoncer à poursuivre leur effort. Mais ils espèrent, avec optimisme, recommencer.

DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE

Cette sculpture romaine, groupe d'athlètes aux puissantes musculatures, a été découverte récemment au cours de fouilles archéologiques exécutées dans la région de Larache, au Maroc espagnol.

UN HOMMAGE A GEORGES DUHAMEL

A la Galerie Devêche, André Figueras a parlé le 19 janvier de « Georges Duhamel et la civilisation du cœur ». Le jeune poète — dont le talent fut consacré en 1949 par l'attribution de la bourse littéraire nationale — évoqua la lutte que mène l'illustre romancier, « avocat de la civilisation », contre les fléaux de toute nature qui menacent celle-ci. Il montra comment Georges Duhamel, « qui possède, plus que tout autre, l'intelligence du cœur », s'institua toujours le défenseur de l'homme, le porte-parole des humbles, des faibles, des malheureux. Et il conclut en invitant la jeunesse à méditer l'œuvre d'un écrivain qui doit, pour elle, faire figure de guide.

La causerie, que M. Georges Duhamel honorait de sa présence, fut illustrée de textes choisis dans son œuvre, notamment dans *Vie des martyrs, Défense des lettres* et *Scènes de la vie future,* que dirent, avec leur talent habituel, René Fleur et la toute gracieuse France Noëlle. Celle-ci récita en outre l'admirable *Ballade de Florentin Prunier* qui, a elle seule, suffirait à mettre Duhamel au rang de nos grands classiques.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le Souverain Pontife vient de nommer au siège épiscopal d'Amiens M. le chanoine René Stourm, curé de Levallois, qui, né en 1904, appartient à une vieille famille parisienne. Mgr René Stourm est le petit-fils de l'économiste R. Stourm et de l'ancien ministre des Affaires étrangères Flourens, le neveu de Le Play et de Leroy-Beaulieu. Mobilisé pendant la guerre et fait prisonnier, il devint l'aumônier de l'Oflag IV B, installé à la forteresse de Kœnigstein, d'où s'évada le général Giraud. Mgr Stourm avant d'être curé de Levallois fut également secrétaire adjoint de l'Action catholique.

S. B. Mgr Maxime IV Saïgh, patriarche melchite d'Antioche et de tout l'Orient, qui a été à Paris l'hôte du gouvernement français, a célébré à Notre-Dame, le 21 janvier, une messe solennelle de rite byzantin. Cette

messe, dite à l'occasion de la semaine de prières pour l'unité des chrétiens et du douzième centenaire de la mort de saint Jean Damascène, a été concélébrée par Mgr Medawar, archevêque de Pelouse, Mgr Nadaa, métropolite de Beyrouth, et huit prêtres biélorussiens, grecs, roumains, russes et ukrainiens de Paris. M. Robert Schuman s'était fait représenter à cette cérémonie à laquelle assistait S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris, et au cours de laquelle Mgr Khouri Sarkis, recteur de la Mission syrienne de Paris, prononça une allocution.

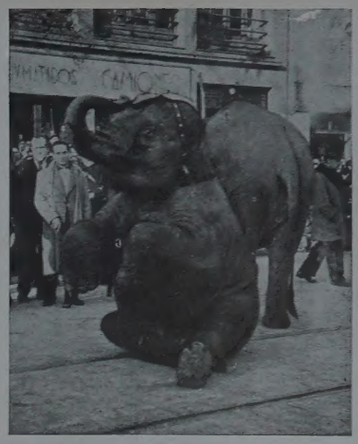
A l'occasion de la semaine de prières pour l'Unité des chrétiens ont eu lieu un certain nombre d'autres manifestations, notamment une messe solennelle de rite russe dite en l'église Sainte-Odile de Paris, le 21 janvier, par l'archiprêtre Gretchickine, et un service œcuménique célébré en la cathédrale américaine de l'avenue George-V, au cours duquel un prêche fut prononcé par le pasteur Marc Boegner.

Le comité exécutif du Conseil mondial des Eglises, qui groupe les Eglises protestantes, vieilles catholiques et orthodoxes de quarante-trois pays, s'est réuni à Bièvre le 30 janvier, sous la présidence du Très Révérend Bell, évêque de Chichester.

La Confédération française des professions a fêté par une messe d'action de grâces, en l'église Notre-Dame-des-Victoires, suivie d'une réception et d'un banquet, ses vingt-cinq ans d'existence et le jubilé de son président, M. Joseph Zamanski, à qui va succéder M. Bernard Jousset, président-directeur de la Société française de cémentation. LL. EExc. NN. SS. Feltin, archevêque de Paris, et Roncalli, nonce apostolique, assistaient au banquet, qui était placé sous la présidence de M. Robert Buron, secrétaire d'Etat aux Affaires économiques.

LES CÉRÉMONIES DU CAIRE

Dans la page consacrée aux fêtes universitaires du Caire dans notre numéro du 20 janvier, la photographie représentant notre collaborateur Georges Duhamel en compagnie de S. E. Taha Hussein pacha nous a été obligeamment communiquée par notre confrère *la Bourse égyptienne,* du Caire.



LE DÉFILÉ DES ANIMAUX

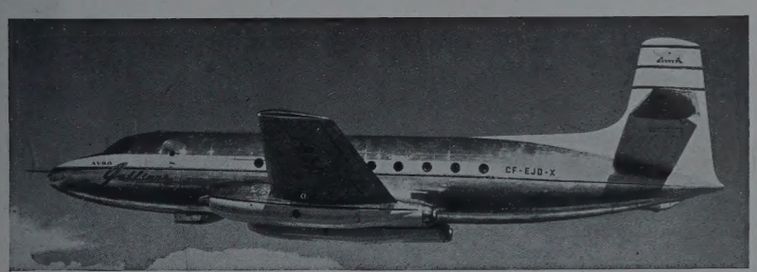
A Madrid, traditionnellement, la fête de saint Antoine est marquée par un pittoresque défilé d'animaux, pour la plus grande joie des petits et des grands. Des prix sont en outre attribués aux propriétaires des sujets qui se sont distingués par leur belle tenue pendant le parcours. Mais il arrive que cette promenade ne soit pas du goût de tous ceux qui y participent. Ce fut le cas de ces éléphants — pourtant prêtés par un cirque — et qui s'arrêtèrent brusquement au beau milieu de la rue, sans égard pour la bonne marche du cortège.

NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

Le 10 février paraîtra le prochain numéro de France-Illustration Littéraire et Théâtrale. *Il sera consacré à la pièce de Georges Simenon*

LA NEIGE ÉTAIT SALE

adaptée par Georges Simenon et Frédéric Dard, qui fait actuellement salle comble tous les soirs au théâtre de l'Œuvre. Nous rappelons que notre supplément théâtral et littéraire n'est servi que par abonnement couplé avec France-Illustration.



UNE PERFORMANCE AÉRIENNE

Le 11 janvier cet avion commercial, de fabrication canadienne, équipé de quatre réacteurs « Avro », a effectué en 1 h. 22 — soit à une vitesse horaire de 840 kilomètres — le trajet de 1.200 kilomètres Chicago-New-York, que les avions de transport mettent 2 h. 50 à couvrir. L'appareil peut contenir cinquante passagers.

UN TOUR DE FORCE DE L'AÉRONAVALE

L'aéronavale britannique a établi un record de vitesse. Dernièrement le porte-avions *Theseus,* navire amiral de l'escadre anglaise d'Extrême-Orient, avait demandé au porte-avions *Unicorn* de lui envoyer des avions Firefly et Sea Fury. Les appareils étaient alors emmagasinés dans les hangars et recouverts de leurs « cocons » protecteurs en matière plastique. Tout l'équipage de l'*Unicorn* fut affecté à cette tâche. En moins de quatre heures ces avions ont été dépouillés de leurs cocons, armés, ravitaillés en carburant et livrés au *Theseus,* d'où ils décollaient pour le front de Corée.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Jean Yole : *Le Capitaine de paroisse* (Fernand Lanor).

Jean Yole, à qui l'on doit plusieurs romans et des essais, réunit ses pièces sous le titre *Théâtre de la terre. Le Capitaine de paroisse* que contient le présent volume se passe en 1793 en Vendée et dresse l'un contre l'autre, en un tragique conflit, deux frères. Ce drame qui avait retenu l'attention de Jacques Copeau est dédié au grand artiste.

Le Trésor des Lusignan, d'André Chosalland, est un classique roman d'aventures plein de mouvement et d'entrain. Le professeur Martin a trouvé dans un vieux parchemin des renseignements précieux sur l'emplacement d'un trésor caché dans l'île de Chypre. Accompagné de ses enfants, il part à la découverte. Après bien des péripéties, nos voyageurs parviendront à déjouer les embûches d'un sinistre aventurier et à s'emparer du fameux trésor. De nombreux détails historiques et archéologiques s'ajoutent à ce récit qui plaira aux intrépides.

LES SPECTACLES

CAVEAU DE LA RÉPUBLIQUE
LOUEZ ARC. 44-45
"FAISONS LE GAI"
RENÉ-PAUL R.-P. GROFFE
Paul MIRVIL Léo CAMPION
JOÊGUY Daniel MUSSY
G. et L. PORET A.-M. CARRIÈRE
et
SAINT-GRANIER
Soirée : 21 h. Mat. : Dim. 14 h. 30 et 17 h. 30
FAUTEUIL 300 Fr.

ATELIER
DIMANCHE 11 FÉV. A 15 H.
PREMIÈRE A BUREAUX OUVERTS
COLOMBE
comédie de
JEAN ANOUILH
LOCATION OUVERTE

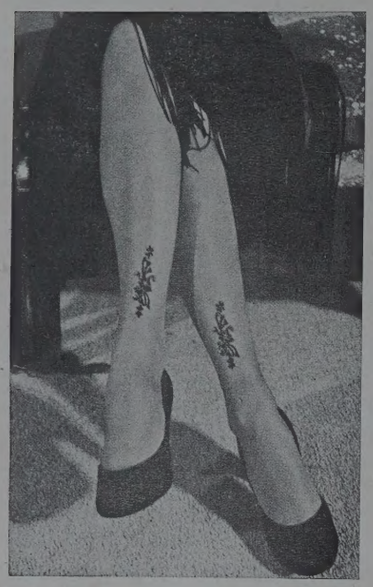
3ème ANNÉE
DU TRIOMPHAL SUCCÈS
Roger Nicolas
dans
BARATIN
à l'EUROPEEN
T. les soirs à 20 h. 30, sf mardi, mat. : dimanche et lundi 14 h. 45.

ATHÉNÉE-LOUIS JOUVET
LOUIS JOUVET et DOMINIQUE BLANCHAR
jouent jusqu'au 25 Février
L'ÉCOLE DES FEMMES

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

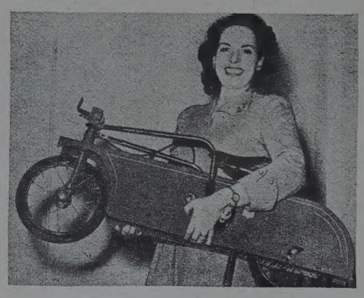
NYLONS BRODÉS

Réservés jusqu'à présent aux vedettes d'Hollywood, des bas avec motifs appliqués — que l'on peut assortir aux dessins de la robe — seront prochainement mis en vente à des prix normaux dans tous les magasins d'outre-Atlantique.



AU SECOURS DES MINEURS

Un inventeur américain vient de terminer la mise au point d'un émetteur-récepteur portatif utilisant les couches de terrain comme agents de transmission des signaux radio-électriques. L'appareil est destiné aux mineurs bloqués au fond d'une galerie par suite d'un éboulement. Il leur permettra de rester en contact permanent avec les sauveteurs. L'appareil est alimenté par une batterie analogue à celles des lampes de mineurs, mais peut être alimenté par un générateur actionné à la main.



BICYCLETTE PORTATIVE

Voici la dernière en date des bicyclettes pliantes. Ce modèle, présenté récemment en Grande-Bretagne, peut être porté aisément sous le bras ; il se range dans un placard. Déplié en quelques secondes, il véhicule — dit-on — une personne de 80 kilos.

LE TRACTEUR « KANGOUROU »

Ce nouvel auxiliaire du cultivateur ou du chef de chantier est muni d'un dispositif spécial de bascule qui permet au conducteur de lever les deux roues avant quand celles-ci rencontrent un obstacle. Conçu dans une usine de Bavière, c'est là l'un des premiers tracteurs fabriqués en Allemagne depuis la fin de la guerre. Sa puissance est de 15 CV.

UNE NOUVELLE EMBARCATION

Conçu à l'intention des pêcheurs à la ligne, ce bateau de matière plastique se plie et se déplie en une minute à la façon d'un parapluie grâce à ses nervures d'aluminium. Ouvert, il mesure 1 m. 80 de longueur sur 1 m. 20 de largeur. Fermé, il forme un paquet de 90 centimètres sur 30, pesant une dizaine de kilos et est muni de bretelles pour faciliter son transport.

NOUVEAUTÉS AMÉRICAINES POUR LES AUTOMOBILISTES

Un nouvel appareil permet le nettoyage, en une heure, des cylindres encrassés, sans démontage préalable. Fonctionnant à l'air comprimé, l'appareil projette violemment à l'intérieur du cylindre des... grains de riz qui se chargent des impuretés avant d'être éjectés par un tuyau de matière plastique.

Garage sans garagiste ! Un robot fonctionnant à l'air comprimé et à l'électricité « prend » votre voiture, la soulève et va la placer dans un box, sur simple pression d'un bouton. Grâce à cet automate, un garage de Washington compte loger soixante-douze véhicules dans seize étages, à raison d'une minute par voiture, sans manœuvre et sans personnel.

POUR LES « SANS-FILISTES »

Le dernier perfectionnement proposé outre-Atlantique aux possesseurs d'un poste de radio est un marteau de matière plastique. On sait que de nombreuses pannes sont dues à l'arrêt d'une lampe du récepteur, par suite du déplacement de son filament. Un coup de ce marteau spécialement étudié sur chacune des lampes rétablit le contact... ou casse définitivement le filament. Le nouvel instrument — précise son fabricant — sert avant tout à éviter aux sans-filistes de « secouer » leur poste de radio lorsque celui-ci ne fonctionne pas !

JOUETS MODERNES AUX U. S. A. UNE BOUÉE ORIGINALE

Pour l'été prochain, ou la piscine cet hiver, une firme de matières plastiques propose cette bouée d'un nouveau genre qui permet aux enfants de nager « comme des canards » et de se familiariser, sans danger, avec l'eau.

CLAUDE THOMAS.

LE BRIDGE (N° 86)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 71

♠ 4 3 2
♡ A 3 2
◇ 10 5 3 2
♣ A 4 2

entame : ♣ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R D V 5
♡ R 7 5 4
◇ A
♣ 6 5 3

Sud joue 4 ♠. Ouest entame du ♣ R et Est donne un petit ♣. Comment jouer ? C'est le même jeu de sécurité que j'ai expliqué dans *le Bridge* (N° 85).

Après avoir pris ♣ R avec l'as et joué ♠ as, il faut, à la 3e levée, donner une levée à ♡.

Un deuxième tour de ♠ est joué ensuite, laissant un atout au mort, puis ♡ as et ♡ roi.

Si Ouest et Est avaient chacun trois ♡, on prend leur dernier atout et le contrat est réussi (5 ♠ + 3 ♡ + ♣ as + ◇ as = 10 levées).

Et si un adversaire avait quatre ♡ ?

Le contrat eût été perdu si l'on avait joué trois fois ♠ avant de jouer les ♡, tandis qu'il peut encore être réussi si l'on a la chance que l'adversaire qui a les quatre ♡ soit le même qui ait aussi trois (ou éventuellement quatre) ♠. Le mort coupera en effet le quatrième tour de ♡, sans crainte d'être surcoupé puisque l'adversaire, qui avait deux ♡ au départ, n'a plus d'atout.

Un jeu de sécurité à retenir et où l'on ne risque rien à jouer trois fois ♡ alors qu'il reste un atout à l'adversaire.

Pourquoi faut-il donner le premier tour de ♡ aux adversaires et ne pas jouer ♡ as, puis ♡ roi et concéder le 3e tour de ♡ ? La raison est qu'en le prenant, et après avoir fait deux ♣, l'adversaire peut jouer son quatrième ♡ et son partenaire surcouper le mort, ce qui ferait la chute. De même si l'on joue ♡ as et concède le 2e tour de ♡. C'est le premier tour de ♡ qui doit être concédé aux adversaires.

Mais pourquoi, pour éviter que le mort ne se fasse ainsi surcouper, ne peut-on pas jouer deux fois ♠ et concéder ensuite la levée à ♡ ? Parce que l'adversaire qui prendrait pourrait rejouer ♠, enlevant le dernier atout au mort et lui ôtant toute chance de couper ♡.

De semblables jeux de sécurité sont moins spectaculaires que le squouise, mais ils sont beaucoup plus utiles parce que plus fréquents.

ÉTUDE N° 72

LE MORT :
♠ A R D 10 4 2
♡ 9 7 3 2
◇ 6 4 2
♣ ...

NORD
OUEST EST
SUD

♠ V 5
♡ A R D 4
◇ A R 8
♣ 8 7 4 3

Sud joue 6 ♡ et Ouest entame du ♣ R coupé par le mort.

Le jeu correct est de passer l'as de ♡ puis de concéder une levée à ♡ aux adversaires, pendant qu'il reste un atout au mort pour vous protéger à ♣. Ce jeu de sécurité est une précaution contre un partage possible 4-1 des ♡. Si, au lieu de jouer ainsi, vous commettez l'imprudence de jouer ♡ A R D, après avoir coupé le ♣ R, le résultat sera que vous ferez le grand chelem si les ♡ sont 3-2 mais que vous manquerez le petit chelem s'ils sont 4-1, car, ne pouvant plus concéder un ♡ parce qu'on vous passerait tous les ♣, l'adversaire qui a l'atout maître interrompra le défilé des ♠ en les coupant et vous prendra tous les ♣ que vous n'aurez pu défausser et encore un ◇ par surcroît.

Tandis que le jeu de sécurité vous donnera le petit chelem, que les ♡ soient 4-1 ou à fortiori 3-2.

Notez en passant combien Nord s'est montré avisé en ne demandant pas 6 ♠ sur 6 ♡ (« C'était pour marquer 100 d'honneurs, partenaire »). Le mort gagne une levée en coupant ♣ si l'atout est ♡, mais pas si l'atout est ♠.

ÉTUDE N° 73

LE MORT :
♠ A D V 9 2
♡ 10 8 2
◇ V 10 2
♣ 6 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R 5
♡ A R D 6 5
◇ 7 5
♣ A D 8 5

Sud joue 4 ♡ après qu'Ouest a contré négativement son ouverture de 1 ♡. Trois tours de ◇ sont joués, Sud coupant le 3e. Comment continuer ?

ANDRÉ CHÉRON.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

LES MÉGOTS

Dialogue entre deux ramasseurs de mégots.

En admettant qu'il te faille trois mégots pour faire une cigarette, combien avec dix mégots fumeras-tu de cigarettes?

SOLUTION

Cinq cigarettes.

En effet, avec mes dix mégots, je fais trois cigarettes et il me reste un mégot.

Je fume ces trois cigarettes, qui me donnent chacune un nouveau mégot, de sorte qu'il me reste quatre mégots.

Avec ces quatre mégots, je fais une quatrième cigarette, que je fume, et il me reste un mégot, plus le mégot de cette quatrième cigarette fumée, ce qui fait deux mégots.

Comment, avec ces deux mégots, faire la cinquième cigarette? C'est simple. Je t'emprunte un mégot, fais la cinquième cigarette avec les trois mégots et, après l'avoir fumée, je te rends le mégot emprunté.

L'astuce est dans la confection de la cinquième cigarette. Est-elle mathématiquement honnête ? Oui, car on peut raisonner ainsi. Puisqu'il faut trois mégots pour faire une cigarette, c'est qu'un mégot est le tiers d'une cigarette et que la partie fumée d'une cigarette équivaut à deux mégots. Donc avec dix mégots on doit arriver à fumer cinq cigarettes.

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES

De Lubeck à Libourne

L'affaire de Lubeck aura bientôt vingt ans: des enfants vaccinés avec un vaccin provenant de la souche du B. C. G. de l'Institut Pasteur de Paris et préparé au laboratoire de Lubeck faisaient une tuberculose à partir de l'injection vaccinale... Les Allemands étudièrent le problème et reconnurent que la souche de B. C. G. avait été contaminée avec des bacilles tuberculeux au laboratoire même de Lubeck, la souche B. C. G. et la souche virulente ordinaire de bacilles de Koch étant manipuléees dans le même laboratoire. Ce drame eut des conséquences heureuses : dans tous les laboratoires fut institué un redoublement de précautions et de vérifications des préparations vaccinales à toutes les étapes de leur fabrication, de plus furent établies des règles de séparation rigoureuse des locaux où s'effectuaient les manipulations des différents germes. En 1951 survient l'affaire de Libourne : des enfants vaccinés font des accidents tuberculeux à partir de l'inoculation vaccinale. Mais ici un fait apparaît d'emblée : il s'agit de vaccins antidiphtérique et antitétanique, les bacilles tuberculeux ne peuvent donc être qu'une souillure, l'angoissant problème d'un retour de virulence du B. C. G. ne se pose pas. Le problème posé est différent : à quel moment le vaccin antidiphtérique et antitétanique a-t-il été souillé ? Les précisions à établir sont du domaine des spécialistes, qui seuls peuvent situer exactement la responsabilité. Il importe de la bien connaître pour sévir peut-être et surtout pour prévenir : ces vaccins sont des armes prophylactiques admirables, reconstituant le processus naturel et spécifique de l'immunité sans provoquer aucune altération appréciable de l'organisme; il serait désastreux d'en être privé faute de quelques précautions élémentaires et qui sont plus du domaine de l'organisation pratique que de l'ordre scientifique.

R.-J. M.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Jean Mauclère : *Marins dans les arroyos* (J. Peyronnet). Ce livre est le sixième de la collection « Guerre navale » que le public a accueillie avec faveur et dont l'Académie française a tenu, en la couronnant, à sanctionner le mérite.

Marins dans les arroyos est un récit d'une douloureuse actualité, puisqu'il s'agit de la guerre d'Indochine, dont il apporte une peinture vivante, exacte et qui laissera le lecteur profondément ému.

Le livre de M. Jean Mauclère est présenté sous une couverture en couleurs composée par notre ami Brenet.

CHRONIQUE FLORALE

Rose de France

Le prestige de la rose de France à travers le monde est dû avant tout au talent de nos horticulteurs, qui n'ont jamais interrompu leur patient travail de recherches. Comme le peintre mélange les couleurs sur sa palette ils savent, par des hybridations judicieuses, créer des formes et des coloris inédits.

De l'artiste ils ont le tempérament, les méthodes de travail parfois déconcertantes pour le commun, le souci de la perfection dans la recherche, le même amour de leur métier et de leur art.

Pour eux il n'y a pas de travail en série, chaque création est une œuvre personnelle qui doit son succès à ses seules qualités.

Le plus célèbre centre de recherches est la région lyonnaise : non seulement on y trouve une importante phalange de chercheurs, mais il faut souligner la véritable « vocation climatique » de cette région pour la culture du rosier. Robustes et vigoureux, les rosiers lyonnais supportent les plus longs voyages et s'adaptent aux sols et aux climats les plus divers.

Ils sont dans les lointains pays la merveilleuse évocation de cette patrie que nous aimons tant lorsque nous en sommes séparés.

Plantez maintenant les roses de France, elles vous donneront bientôt la plus apaisante des joies, joie qui se renouvellera chaque année.

L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS SCIENTIFIQUE

Sous la présidence de M. Torrès Bodet, directeur de l'U. N. E. S. C O., vient de se tenir à Paris la séance inaugurale de l'Association des écrivains scientifiques de France. L'association a été présentée par son fondateur, M. Le Lionnais. M. Lapie, ministre de l'Education nationale, M. Louis de Broglie, président d'honneur, ainsi qu'un nombre important de personnalités scientifiques avaient tenu à souligner par leur présence l'intérêt de cette manifestation.

Dans un monde où la science domine de tout son poids nos destinées, menace nos villes, suscite des vocations aussi ferventes qu'une religion, éveille l'attention de tous, la nouvelle association vient à son heure. Elle a pour objet de coordonner les efforts des écrivains scientifiques — qu'il s'agisse de vulgarisateurs professionnels ou de chercheurs spécialisés désireux de publier des travaux originaux — de leur faciliter toute documentation, informations et contacts, de veiller à la propriété du langage, de la terminologie, voire de la grammaire et de l'orthographe !

Le programme statutaire de l'A. E. S. F. devient plus audacieux et plus discutable quand il nous propose de proscrire les fausses nouvelles (?), le « sensationnel » et notamment de pourchasser « la radiesthésie, l'occultisme et l'astrologie ». Il ne semble vraiment pas utile de proclamer, généreusement, l'esprit de liberté, l'opposition à toute « doctrinalité » qui animent la nouvelle association pour jeter aussitôt l'interdit sur un certain nombre de domaines de la connaissance !

Si la science connaît aujourd'hui une adhésion universelle, c'est qu'elle est juste. Elle doit se garder de rejeter d'un haussement d'épaules d'immenses travaux, dus à des chercheurs de valeur. Elle leur doit, sous peine de se ruiner elle-même, un examen équitable et adapté ; quand il s'agit de domaines limitrophes de la métaphysique, tout ce qu'elle peut faire est de délimiter le périmètre du mystère... *Ne sutor supra crepidam !*

La personnalité de M. Le Lionnais, mathématicien et essayiste de valeur, nous est une garantie que ces nécessités évidentes seront respectées dans la nouvelle Association des écrivains scientifiques, à qui l'on peut prédire une ample et active destinée.

Pierre Devaux.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Au Grand Siècle, Henri Dumont, maître de chapelle du Roi-Soleil et de la reine, se plaisait à composer des partitions pour les maisons d'éducation, où des maîtres de chant les enseignaient à leurs jeunes élèves. Il ne craignait pas d'introduire des chansons à boire dans un recueil destiné à de chastes oreilles et comprenant, selon les rites du temps, des allemandes pour le clavecin, quelques pièces en style fugué, un motet, une pavane pour plusieurs instruments. La variété semble présider au choix du musicien. Sous le titre *Harmonies retrouvées,* Roger Cotte a présenté ce « livre des meslanges » dont les demoiselles d'antan faisaient à juste titre leurs délices. La ligne mélodique simple et pure, l'harmonisation franche et consonante ont un caractère plaisant et sonnent très agréablement lorsqu'elles sont mises en valeur par des artistes tels que Maria Beronita, Bernard Cottret, Francine Villers, etc.

Les ondes transmettent des pièces théâtrales montées avec soin ; ce fut le cas pour *Scemo,* d'Alfred Bachelet. La magnifique composition du maître (créée à l'Opéra en 1914 sous la baguette vigilante d'André Messager) renforce l'âpreté du drame corse de Charles Méré, en cerne les accents vibrants. Lazaro, le berger, surnommé Scemo le Fou, est considéré au village comme un sorcier capable de jeter des mauvais sorts. Francesca, épouse du fermier Giovann, l'aime. Le vieil Arrigo, père de la jeune femme, somme Scemo de quitter le pays. A peine rentré chez lui, Arrigo meurt. Le peuple veut brûler Scemo ; il proclame son innocence et s'arrache les yeux devant sa bien-aimée qui doute de lui. Elle tombe malade puis, guérie, écoute les cloches de Pâques et part rejoindre Scemo dans la montagne, malgré les supplications de son mari qui les rejoint. L'aveugle parvient à calmer le fermier par la dignité de son attitude, et Giovann propose de se sacrifier. Scemo refuse ; il sait que Francesca ne l'aimera plus; son regard éteint a perdu tout charme... La jeune femme regagne son village et Scemo, seul, abandonné, crie sa peine indicible. Dans le rôle de Scemo, Giraudeau s'est montré à la hauteur de sa tâche dramatique et lyrique. Marcelle Bunlet, la remarquable cantatrice, a tenu avec la chaleureuse et noble ardeur qu'elle apporte à tous ses rôles celui de Francesca. L'orchestre radio-lyrique, animé par Eugène Bigot, mit en relief cette œuvre puissamment charpentée, colorée, vibrante. Les chœurs d'Yvonne Gouverné chantèrent à merveille. Gustave Samazeuilh a choisi lui-même, avec la conscience et la compétence qu'il apporte à la réalisation de tous ses travaux, les coupures nécessaires pour permettre à *Scemo* de respecter l'horaire radiophonique, ce cauchemar de tous les vrais musiciens. Il serait grand temps de consacrer une de nos « chaînes » à des émissions spéciales pouvant se dérouler normalement, sans qu'il soit nécessaire d'amputer, même avec art, les chefs-d'œuvre de notre répertoire.

On conviendra qu'ils méritent un meilleur sort.

W.-L. Landowski.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

André Trèves, dont nous avons déjà suivi le talent, vient d'entreprendre une œuvre d'importance dont il expose les maquettes successives à la Galerie Martignac. Il s'agit de la réalisation d'une *Jeanne d'Arc blessée,* et l'on se doit de rendre hommage à André Trèves pour la rude tâche qu'il a entreprise : le retour à la peinture d'histoire, généralement abandonnée depuis longtemps par de nombreux artistes. L'héroïne, dans la bataille, entourée de morts et de blessés, nous apparaît sur un fond de paysage de Paris, mais d'un Paris moyenâgeux recréé par l'artiste. C'est un effort louable que celui que Trèves vient d'accomplir. En persévérant dans ce sens il doit aboutir un jour prochain. Il convient de travailler encore et toujours... et d'espérer.

Une exposition de jeune : « Encore ! » direz-vous. Celle-ci a lieu à la librairie Paul Morihien. C'est une jeune fille de dix-huit ans, Suzanne, donc plus une enfant ; toutefois elle a su conserver cette spontanéité de vision propre aux très jeunes : imagerie, besoin instinctif de décoration, couleurs chatoyantes posées par larges aplats, mélange d'objectivisme et de féerie, esprit d'analyse et de synthèse. L'art en est plaisant, mais repoussons à plus tard un jugement.

La Galerie Tedesco présente un ensemble de dessins et aquarelles de Forain. Cet artiste, qui fut célèbre à la fin du XIXe siècle, paraît aujourd'hui quelque peu oublié. Très lié d'amitié avec Degas, Forain fut considéré comme un des plus satiristes parmi les illustrateurs de son époque.

Ses légendes étaient mordantes, souvent âpres ou cruelles ; mais parfois aussi il savait mettre toute une part de poésie ou de mélancolie dans certaines évocations de la vie des humbles. Il fouaillait de son mépris toute une partie de la bourgeoisie, et ses dessins incisifs, au trait cursif, généralement à la plume, dénotaient une grande connaissance technique. Certains de ses « lavis » légers et pleins du sens de l'atmosphère et de la lumière semblent inspirés de l'art de Rembrandt, mais très atténué.

Dans ses aquarelles, enfin, Forain se montrait épris des couleurs vibrantes qui atteignaient parfois une certaine crudité, bien que quelques-unes d'entre elles révèlent une délicate harmonie.

Mais l'art de Forain reste souvent trop anecdotique, et rarement il atteint la grandeur d'un Daumier ou d'un Degas.

Il reste plus illustrateur et satiriste que véritablement peintre.

Maurice Sérullaz.

Parce qu'il aimait les chiffres

Il se tira d'affaire

La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé?

En quatre mois vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, au moyen de la sympathique Méthode Caténale, sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez le document gratuit n° 4339, École française de comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Ne pas joindre de timbres. Préparation aux examens officiels d'État.

ZERMATT

1.620 m. d'altitude SUISSE

Centre des sports d'hiver. A une nuit de Paris. Saison : début décembre à fin avril. Chemin de fer du Gornergrat à 3.089 m. Télésiège du Blauherd à 2.300 m.

Pour d'idéales vacances de ski d'hiver et de printemps, réservez vos chambres au

SEILER'S HOTEL MONT CERVIN
ZERMATT

la première maison de la place, rénovée, avec façade au sud et vue du Cervin. Prix forfait., tout compris, dès Fr. 23,50 par jour. Rens. et prospectus auprès des agences de voyages ou A. Candrian, direct. gén. des Hôtels Seiler. Zermatt.

SCHWEIZERHOF NATIONAL BELLEVUE
ZERMATT

Les hôtels aux prix raisonnables où vous vous sentirez à votre aise. Prix forfaitaire 7 jours, tout compris, depuis Fr. 147 et 127. Cuisine et cave renommées. Direction : Dr W. Zimmermann. Tél. (028) 7 71 10.

HOTEL MATTERHORNBLICK ZERMATT

Chalet confortable, situation ensoleillée. Cuisine réputée. Forfait dès Fr. 115 par semaine.

HOTEL PERREN ZERMATT

Le petit hôtel de 1re classe. Face au Cervin. Ensoleillé. Cuisine excellente. Prospectus par A. Schmutz, propriétaire.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT
ZERMATT

Arrangem. forfaitaires p. 7 jours : fr. 110 et 115. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

CRANS SUR SIERRE

Soleil et neige.

Amusements et sports. Hôtels confortables. 2 Skilifts.

Le nouveau téléférique à cabines multiples Bella-Lui, 2.600 m. d'alt.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes. **PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.** Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

AVEC TRAITEMENT "500"
NE SE FROISSE PAS